

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI  
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

Par

Marie-Christine Daignault

La stéréotypie ou l'art de persuader

15 septembre 2010

## RÉSUMÉ

Le stéréotype n'a pas bonne presse de nos jours en matière de création littéraire. Il n'en demeure pas moins que le déjà-vu se trouve partout : dans la société, dans la communication et, au bout de la chaîne, dans la littérature. Filtre et trace de la socialité dans l'œuvre littéraire, le stéréotype s'active tant au plan microstructural que macrostructural, des lieux communs aux clichés verbaux. Les stéréotypes sont inhérents à tous les textes, mais on ne remarque pas les stéréotypes qui sont les nôtres; nous nous attardons surtout ceux qui nous dérangent. C'est pourquoi l'usage du déjà-vu ne devrait pas être directement associé à la qualité littéraire d'un texte, mais plutôt considéré comme une ressource mis en œuvre par l'auteur pour plaire à son lecteur. La présence, ou l'absence, de stéréotype compte parmi les stratégies discursives mises de l'avant par l'auteur pour convaincre son lecteur qu'il a fait un bon choix de lecture. Un repérage exhaustif des stéréotypes ne devrait pas se limiter à dénoncer leur présence, mais plutôt à l'évaluer : sont-ils appropriés ? efficaces ? Les stéréotypes, qu'ils soient d'ordre syntagmatique, paradigmatic ou verbal, participent à la cohérence et à l'idéologie d'un texte. Ils se déploient en vue de servir le texte. Pour Dantzig, employer des images neuves, c'est comme écrire en hiéroglyphe et éviter tout stéréotype mènera à écrire comme un philosophe, avec douze mots là où un seul suffit. Après la démonstration, par l'analyse d'un texte, que le phénomène de stéréotypage contribue à l'argumentation d'un texte, suivra une composition qui se veut une exploration, tant sur le mode macrostructural que microstructural, d'une forme de stéréotype : les genres littéraires.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	i
TABLE DES MATIÈRES .....	ii
INTRODUCTION .....	1

### **PARTIE 1 - LE STÉRÉOTYPIE OU L'ART DE PERSUADER**

---

<b>1. STÉRÉOTYPE ET AUTRES LIEUX COMMUNS .....</b>	<b>6</b>
1.1 ASSISES THÉORIQUES : DÉFINIR LE STÉRÉOTYPE .....	9
1.2 LA RHÉTORIQUE : INSTRUIRE, PLAIRE, ÉMOUVOIR .....	11
<b>2. LES STÉRÉOTYPES PARADIGMATIQUES DE L'<i>INVENTIO</i> .....</b>	<b>13</b>
2.1 L' <i>ETHOS</i> .....	15
2.2 LE <i>PATHOS</i> .....	20
2.3 LE <i>LOGOS</i> .....	24
<b>3. LES STÉRÉOTYPES SYNTAGMATIQUES DE LA <i>DISPOSITIO</i> .....</b>	<b>29</b>
<b>4. LES STÉRÉOTYPES VERBAUX DE L'<i>ELOCUTIO</i> .....</b>	<b>36</b>
CONCLUSION .....	41

### **PARTIE 2 - NOUVELLES EN TOUS GENRES**

---

SANTÉ ! .....	47
PARLE, PARLE; JASE, JASE .....	59
L'INTERROGATOIRE .....	69
NUIT D'ÉTOILES .....	81
GASTON .....	93
LE PROCÈS .....	106
 BIBLIOGRAPHIE .....	 121

## INTRODUCTION

Jugé comme un procédé usé, voire simpliste, pour exprimer des idées usées, le stéréotype est, par définition, une image reproduisant toujours une même figure. Dans l'usage courant, stéréotype est synonyme de cliché, poncif, idée reçue, lieu commun et j'en passe. Peu importe l'épithète qui lui est dévolue, l'usage du déjà-lu est aujourd'hui naturellement associé à l'itération dévalorisante, à la paresse ou au manque d'originalité. En effet, depuis que la littérature s'est élevée au rang d'institution, la perception du stéréotype est d'emblée négative, et le repérage se limite à n'être que dénonciation, puisqu'il est devenu un instrument de jugement idéologique destiné à déterminer la valeur littéraire d'un texte. Pourtant, le stéréotype, tantôt objet de référence, tantôt objet de dénigrement, a toujours préoccupé les théoriciens. Selon la discipline, psychologie sociale, sociocritique, herméneutique, stylistique, rhétorique, sémantique, analyse du discours, le phénomène de « stéréotypage » a été l'objet d'étude qui a donné naissance à de nombreuses définitions, le plus souvent péjoratives. Toutefois, le stéréotype (cliché, poncif, idée reçue, lieu commun...) a aussi connu des jours plus glorieux auprès des chercheurs. En effet, pour plusieurs, le déjà-lu ne consiste pas en une

tare, mais plutôt en une stratégie d'écriture qui contribue à l'efficacité d'un texte. Ainsi, le repérage du stéréotype ne vise plus seulement à juger de la qualité littéraire du texte, mais plutôt à les évaluer. Et c'est cette évaluation, faite par le lecteur, qui prévaut dans le verdict final: « j'aime » ou « je n'aime pas ». Pour solliciter un verdict positif, l'auteur doit, lors de la composition, mettre en œuvre des stratégies porteuses, qui plairont au lecteur cible, en fonction du genre choisi. Dans les pages qui suivent, j'explorerai la question du stéréotype d'abord d'un point de vue théorique, pour ensuite tenter une expérimentation ludique à travers un exercice d'écriture.

La première partie présente le volet théorique de ma recherche. Dans un premier temps, il sera nécessaire de préciser les limites du stéréotype dans la présente étude. Le chapitre d'ouverture est ainsi consacré à éclaircir les notions qui tendent, dans l'usage courant, à être considérées comme synonymes. J'y préciserai également les assises théoriques sur lesquelles reposera mon analyse et y jetterai les bases des principes rhétoriques utilisés pour le repérage et l'analyse des stéréotypes. L'analyse des stéréotypes occupera le reste de la partie théorique et sera l'occasion de démontrer les effets de leur utilisation dans le roman. Cette analyse se divise en trois chapitres, en autant de structures influencées par le phénomène de stéréotypage. Le deuxième chapitre se concentrera sur les stéréotypes de *l'inventio*, repérables sur l'axe paradigmique, et se divise en trois parties : l'*ethos*, le *pathos* et le *logos*. C'est là que l'auteur

représente son univers, caractérise ses personnages, crée une ambiance et soigne son discours. Le troisième chapitre se concentrera sur les stéréotypes de la *dispositio*, repérables sur l'axe syntagmatique. La disposition des parties dans le roman, le scénario et les *patterns* y sont mis au jour afin de comprendre leur participation dans la dynamique de « séduction » du lecteur. Le quatrième chapitre mettra l'accent sur les stéréotypes de l'*elocutio*, repérables dans les structures verbales. Ce sont ces métaphores figées, ces comparaisons usées, qui sont si souvent dénoncées. Malgré les préjugés qui entourent ces « unités d'emprunt », elles servent à l'argumentaire du texte. Si ce n'est pas possible de les éviter complètement, plusieurs en prônent un usage modéré. Quoi qu'il en soit, leur utilisation contribue également à une stratégie discursive.

La seconde partie du travail présente le volet création de ma recherche. D'entrée de jeu, la note de l'auteure explique les objectifs poursuivis par l'exercice. Projet d'exploration, le texte propose six nouvelles, de six genres différents. Ce travail de création met en relief des caractéristiques diverses (caractérisation, scénarisation, stylistique) utilisées selon le genre exploré.

## PARTIE 1

### LA STÉRÉOTYPIE OU L'ART DE PERSUADER

# CHAPITRE 1

## STÉRÉOTYPES ET AUTRES LIEUX COMMUNS

Ce n'est pas chose simple que de se lancer dans l'univers du stéréotype. Peu intéressant par définition, il est un de ces sujets abordés principalement pour être dénigrés : opinion toute faite, idée reçue, préjugé, association d'images formant de nouvelles expressions devenues banales. Le tournant du XIX<sup>e</sup> siècle marque la mort d'une esthétique. Les romantiques rompent avec la tradition en tournant le dos à la doctrine de l'imitation des œuvres de l'Antiquité prônée depuis la fin du Moyen Âge. On délaisse les modèles grecs et romains, sa raison, ses règles de vraisemblance et ses procédés pour exalter l'individu et les sentiments, le mystère et le fantastique, le lyrisme et l'exotisme. Par le fait même, les romantiques déclarent surannée, au nom de l'originalité, la pléthore de formules issues de cette période éclairée par la *Poétique* d'Aristote et l'*Art poétique* d'Horace. Gustave Flaubert, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, fait d'ailleurs état d'un cliché qui représente parfaitement l'état d'esprit de son époque : « ANTIQUITE et tout ce qui

*s'y rapporte* : Poncif, embêtant. »<sup>1</sup> De ce point de vue, la perception de stéréotypes devient alors inversement proportionnelle à la qualité d'un texte.

Je postule que l'usage des stéréotypes contribue à l'idéologie et à la cohérence d'un texte. Son utilisation varie en fonction des attentes et des compétences des lecteurs, et, par le fait même, en fonction du genre littéraire. En tenant compte de la réception du stéréotype, j'analyserai un roman culte de la littérature jeunesse, *Le dernier des raisins* de Raymond Plante. Par cette analyse, je démontrerai que la stéréotypie occupe une fonction inhérente au texte littéraire. La stéréotypie ne se réduit pas à un simple signe de paresse intellectuelle, mais constitue plutôt la trace d'une procédure, d'une ornementation ou d'un argument destiné à persuader le lecteur qu'il a fait un bon choix de lecture. En sociocritique, le déjà-lu est perçu comme des « relais essentiels du texte avec son en-dehors, avec la rumeur anonyme d'une société et ses représentations. Ils sont des lieux sensibles de condensation et de production du sens dans le texte littéraire. »<sup>2</sup> Les phénomènes de stéréotypie sont inévitables et ils occupent une fonction constructive à la base de l'interaction sociale et de la communication, elles-mêmes source du travail littéraire. Les stéréotypes agissent dans le texte littéraire comme filtres et traces de la socialité<sup>3</sup>. Ma réflexion repose sur l'idée que tout texte est saturé de stéréotypes. Son usage conscient en fait un procédé, une stratégie qui

---

<sup>1</sup> Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, Édition Ebooks libres et gratuits, p.5

<sup>2</sup> Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, p. 66

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 118

se déploie et qui s'adapte en fonction du lecteur cible. Les stéréotypes participent à l'efficacité d'un discours et permettent, dans leur sillage, de le contextualiser grâce à la reconnaissance de schèmes connus ou familiers, la comparaison avec d'autres textes, l'interprétation subjective en fonction de ses propres références culturelles, etc. La perception du stéréotype dépend de celui qui le reçoit et participe, en fonction de ces références particulières, à l'efficacité du texte. Toutes considérations confondues, il revient d'abord à l'auteur d'assumer cette part de convention pour construire sa narration. Que ce soit dans le but de s'en servir comme référent, s'en distancer ou le substituer, il faut, *a priori*, qu'elle soit assumée. Les formules dites « clichées » ne sont plus ici des formules éculées servant au jugement des qualités littéraires d'un texte, mais plutôt des bases de références communes agissant comme un tremplin vers un effet escompté, chez un public donné.

### 1.1 ASSISES THÉORIQUES : DÉFINIR LE STÉRÉOTYPE

Concept polysémique, le stéréotype est pour certains une idée, pour d'autres une figure ou encore une image. Difficile, donc, de définir clairement ce phénomène controversé. Difficile également d'en établir les limites. Cliché, lieu commun, stéréotype, redite, poncif, idée reçue; les notions de « clichage » ou de « stéréotypie » abondent, mais aucun ne s'accorde pour déterminer où commence l'un et où se termine l'autre. Il n'existe apparemment pas de frontière ferme. Toutefois, des caractéristiques prévalent clairement: la récurrence, le semi-

figement et la reconnaissance généralisée. Jean-Louis Dufays, dans *Stéréotype, un concept-clé pour lire, penser et enseigner la littérature*, considère le stéréotype comme un phénomène qui s'étend sur trois niveaux : les structures paradigmatisques (*inventio*), les structures syntagmatiques (*dispositio*) et les structures verbales (*elocutio*). La structure paradigmatique – thématique ou référentielle – englobe les idées ou les représentations de personnages, de lieux, d'actions ou d'objets. La structure syntagmatique contient les agencements de parties du discours ou d'actions narratives. La structure verbale réunit les assemblages de mots ou de figures de style. Cette dernière structure est associée directement aux clichés verbaux. Le stéréotype se caractérise par des traits distinctifs : 1° sa grande récurrence, 2° son semi-figement, 3° son absence d'origine précisément repérable, 4° son ancrage durable dans la conscience d'une société assez large, 5° le caractère quasi-automatique de son emploi (dans l'énonciation comme dans la réception), 6° son caractère abstrait, général, passe-partout, 7° la réversibilité de ses valeurs, 8° le caractère polémique de son emploi métalangagier. Ainsi, « lire la littérature revient nécessairement à manipuler des stéréotypes. »<sup>4</sup> Pour la réalisation de la présente analyse, je m'appuierai essentiellement sur cette conception du stéréotype, inspirée par la rhétorique d'Aristote.

---

<sup>4</sup> Jean-Louis Dufays, *Le stéréotype, un concept-clé pour lire, penser et enseigner la littérature*, p. 2

## 1.2 LA RHÉTORIQUE : INSTRUIRE, PLAIRE, ÉMOUVOIR

La *Rhétorique* d'Aristote repose sur la reconnaissance des effets produits par le discours sur ses destinataires. Même si nous ne vivons plus à l'ère de la rhétorique classique, les finalités reconnues au langage (instruire, plaire, émouvoir) sont demeurées les mêmes. La rhétorique est l'art de persuader par le langage, ce dernier étant entendu comme une puissance capable d'agir sur la pensée et les émotions. « C'est donc un ensemble logico-discursif, ou stratégico-langagier, qui mêle le verbal, le psychique et le logique, le moral ou le sentimental et le social. »<sup>5</sup>

L'objet littéraire est d'abord et avant tout un objet de consommation et plaire est certainement l'objectif premier. Plaire à qui ? Au lecteur, certainement, d'abord et avant tout. L'auteur, lorsqu'il produit un texte, veut séduire le lecteur. Dès que ce dernier entame les premières pages d'un livre, il est appelé à jouer un rôle essentiel : reconnaître les effets produits par le texte et en faire l'évaluation en fonction de ses goûts, de sa culture, de ses références, de ses habitudes et ses préférences de lecture... Ce qui s'avère une œuvre magistrale pour un ne l'est pas nécessairement pour l'autre. « Il [l'auteur] cherche à plaire et, pour cela, mobilise les ressources qu'il juge pertinentes. Les clichés sont une de ses ressources »<sup>6</sup>. Le texte devient ainsi un lieu de séduction où l'auteur lance une proposition. Le lecteur la juge, ensuite l'accepte (j'aime) ou la refuse (je n'aime pas). C'est le lecteur qui, par l'évaluation des formules figées contenues dans le texte, va

<sup>5</sup> Michèle Aquin et Georges Molinier, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, p. 8

<sup>6</sup> Laroche, Hervé, *Dictionnaire des clichés littéraires*, p.184

reconnaître ou non l'efficacité d'un discours. Son jugement sera différent s'il perçoit ou non les stéréotypes attendus, c'est-à-dire si le texte répond ou non à ses attentes. Technique d'argumentation appuyée sur des procédés discursifs extrêmement précis, la rhétorique aristotélicienne est fondée sur des raisonnements dont les principes sont communément acceptables pour la majorité. Elle repose sur le vraisemblable de ses prémisses et vise à persuader et non pas à démontrer comme le ferait une analyse scientifique. Pour atteindre ses fins, l'art de persuader doit rencontrer deux exigences *sine qua non*, une sociologique et l'autre langagière: l'adaptabilité et la variabilité. Molinié décrit ce double paramètre rhétorique ainsi : « L'adaptabilité se fait au public, à l'objet, aux circonstances, au but, à soi-même; la variabilité se module selon les goûts, les parties du propos, les matières, les styles, les tons »<sup>7</sup>. À cet effet, Aristote a développé un arsenal de moyens variables et adaptables à la persuasion, des outils qui favorisent la séduction par le langage en fonction du but visé. Parmi eux, l'*inventio* (le choix des preuves), la *dispositio* (l'ordonnancement des arguments dans le discours) et l'*elocutio* (le choix des mots, le choix du style) concourent à la persuasion. Or, comme on la vu plus haut, le texte littéraire n'échappe pas à l'enjeu rhétorique de plaisir. L'ensemble de la littérature cherche à convaincre par la séduction : « Le charme doit opérer, ou l'objet littéraire est mort. »<sup>8</sup>

---

<sup>7</sup> Michèle Aquien et Georges Molinier, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, p. 24

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 23

## CHAPITRE 2

### LES STÉRÉOTYPES PARADIGMATIQUES DE L'INVENTIO

L'*inventio* – ou la recherche d'arguments et des idées – intervient dès la première étape de création et se subdivise en trois lieux d'argumentation ou preuves techniques, ainsi définis par Aristote : « Les preuves inhérentes au discours sont de trois sortes : les unes résident dans le caractère moral de l'orateur [*ethos*]; d'autres dans la disposition de l'auditoire [*pathos*]; d'autres enfin dans le discours lui-même [*logos*]. »<sup>9</sup> Dans le contexte littéraire, l'*inventio* représente tout le travail de caractérisation des personnages, des idées, du thème, de l'histoire, du dénouement, des lieux, des époques, des objets, des actions, etc. À cette étape, l'auteur recherche et adapte diverses ressources logico-discursives pour atteindre des objectifs précis qui desserviront sa création, eux-mêmes déterminés en fonction de son objet, de son public et de ses goûts. La grande majorité des arguments étiques, pathétiques et logiques demeurent implicites, basés sur des présupposés, des liens sociaux et culturels figés. Le concept de lieu est au cœur de toute la rhétorique d'Aristote. Défini comme figure macrostructurale, « le lieu peut être appréhendé, très généralement, comme un stéréotype logico-

---

<sup>9</sup> Aristote, *Rhétorique*, livre I, chapitre II, paragraphe III

discursif. C'est la base essentielles des preuves techniques de l'argumentation et la matière de l'invention.»<sup>10</sup> Chez Aristote, ces lieux sont des prémisses à tous les genres. C'est par eux que se dessinent le possible et le vraisemblable. C'est à travers eux que l'auteur persuadera le lecteur de « participer » à la lecture de son roman.

## 2.1 L'ETHOS

Les preuves éthiques consistent à mettre en scène le caractère de l'orateur (le narrateur ou un protagoniste dans le cas qui nous occupe). Selon Aristote, c'est le caractère moral de l'orateur qui amène la persuasion, quand le discours est tourné de telle façon que l'orateur inspire la confiance. Dans une production romanesque, c'est tout le souci que se donne l'auteur pour la caractérisation, l'image de soi projetée par le narrateur ou les personnages pour les rendre dignes de confiance.

Pour que le lecteur y croit, pour que la magie opère, l'auteur doit fournir des pistes crédibles et vraisemblables. Au début du processus de création, l'auteur élabore le caractère de ses personnages en fonction des objectifs de son texte. Le genre choisi déterminera sans doute quelques traits du héros : les personnages seront pensés différemment selon qu'ils s'activeront dans un policier, un récit de voyage ou un texte jeunesse. Umberto Eco, dans *Lector in fabula*, postule que la

---

<sup>10</sup> Michèle Aquien et Georges Molinier, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, p. 223

coopération du lecteur est une condition d'actualisation du texte. Il déploie le concept du lecteur modèle, celui qui est « apte à coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait, et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement. »<sup>11</sup> Des moyens sont mis à la disposition de l'auteur pour construire son texte et établir sa stratégie de production, dont le choix de la langue, le choix d'un type d'encyclopédie, comprenant des scénarios préfabriqués (caractéristique approfondie au chapitre 3 portant sur la *dispositio*), et le choix d'un patrimoine lexical et stylistique (caractéristiques approfondies au chapitre 4 portant sur l'*elocutio*).

Le texte est complexe parce qu'il est truffé de *non-dit* (cf. Ducrot, 1972) et c'est ce « non-dit » qui doit être actualisé par le lecteur. « Le texte est donc un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis [...] »<sup>12</sup> Déjà, le fait d'orienter, selon une forme, un contenu, un registre ou un style particulier, son œuvre dans un cadre plus ou moins étiqueté sollicite un certain public et suscite des attentes plus ou moins figées. Pour Hans Robert Jauss (*Pour une esthétique de la réception*, 1978), le genre sert à modeler un horizon d'attente. Le genre fournit des critères de reconnaissances. Une œuvre littéraire n'est jamais une nouveauté absolue :

[...] par tout un jeu d'annonces, de signaux – manifestes ou latents –, de références implicites, de caractéristiques déjà familières, son public est

---

<sup>11</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula*, p. 68

<sup>12</sup> *Ibid*, p. 63

prédisposé à un certain mode de réception. Elle évoque des choses déjà lues, met le lecteur dans telle ou telle disposition émotionnelle.<sup>13</sup>

L'importance du lecteur est essentielle dans la mise au jour des stéréotypes. Une fois reconnu, le déjà-lu s'active et le lecteur se lance dans sa propre interprétation. Dans *Le Dernier des raisins*, un roman phare de la littérature jeunesse québécoise, le personnage principal correspond à un modèle typé : l'intellectuel-à-lunette. L'auteur, dès les premières pages, lance des éléments de description qui permettent rapidement de cerner le personnage de François Gougeon.

Je suis un intellectuel de petits chemins. J'aime assez lire, seul dans ma chambre, les écouteurs de mon baladeur sur les oreilles. Bon ! Et j'écoute un groupe de musiciens farfelus qui s'appellent Mozart, Bach, Chopin, Beethoven et quelques autres. [...] Mais on me traite d'intellectuel surtout à cause de mes lunettes et de mon physique. Le sport et moi, nous sommes comme le carré de l'hypoténuse et l'haleine du matin. Nous avons très peu de choses en commun. Il suffit que je fasse deux enjambées de jogging pour que je m'enfarge dans mes *runningshoes*. (p.23)

Au-delà de son apparence d'intello, François Gougeon est aussi un adolescent. Isolé entre des parents qui l'étouffent et un ami qui ne le comprend pas, il se cherche : « Après les photos, je suis rentré à la maison content de m'être débarrassé de Luc. J'avais besoin de solitude, je voulais comprendre ce qui m'arrivait » (p.24). Lorsque l'amour le frappe à la cafétéria de la polyvalente, tout son univers bascule. Soudainement, son « existence de timide » et sa gaucherie le frustrent : « Mais je suis débile dans ces occasions-là. Le parfait débile ! » (p.18). Comme le dit l'auteur, ce n'est pas parce que François Gougeon porte un jean et

---

<sup>13</sup> Jauss, H.R., *Pour une esthétique de la réception*, p. 50

souffre d'acné que les adolescents se reconnaissent en ce personnage, « mais bien parce qu'il cherche sa place dans un groupe et rêve d'être accepté pour ce qu'il est »<sup>14</sup>. Hésitant entre un « Moi, je suis comme je suis » (p. 33) et le rêve d'avoir son permis de conduire pour avoir une fille, fumer un joint pour bien paraître ou devenir un grand sportif pour séduire sa flamme, François Gougeon est un personnage crédible et cohérent pour le lecteur adolescent. Les stéréotypes activent les perceptions et accentuent le vraisemblable. Jean-Louis Dufays appelle *participation* ce mouvement du lecteur qui se caractérise par une adhésion à l'univers représenté par le texte. Lorsque reçus au premier degré, les phénomènes de stéréotypes « sont à la fois activateurs de perception, indicateurs génériques, agents du vraisemblable, supports d'identification et d'émotion, traits argumentatifs et signaux de littérarité (dans le cadre d'une esthétique de la conformité). »<sup>15</sup> Ce personnage de François Gougeon est typé, mais pas convenu, il est différent des adolescents conventionnels : il aime la musique classique et les livres, il adore l'école et déteste le sport... François représente l'archétype de l'adolescent confronté à la grande difficulté de plaire aux autres. Les adolescents y trouveront sans aucun doute un lien d'association. L'étudiant du secondaire s'y reconnaît : ce

<sup>14</sup> Dominique Demers, *Du petit poucet au dernier des raisins*, p. 242

<sup>15</sup> Une lecture au deuxième degré permet la *distanciation*, qui se caractérise par une mise à distance critique (un regard neutre) de l'univers représenté par le texte. Pour Dufays, le régime ordinaire d'une lecture consiste en un va-et-vient entre l'émotion (*participation*) et la neutralité (*distanciation*) : « Lire consiste à se mouvoir dans un rapport dialectique de participation-distanciation aux stéréotypes que nous proposent à la fois le texte et notre propre mémoire. » Le lecteur contribue à la construction du sens, ce faisant, il évalue le texte au fur et à mesure de sa lecture en fonction des satisfactions et des déceptions qu'il occasionne par rapport aux stéréotypes attendus (son horizon d'attente, pré-établi lors du choix du texte, en fonction de ses propres attentes, du genre sélectionné...). Ce double regard sur un texte dépend de la volonté du lecteur. Jean-Louis Dufays, *Le stéréotype, un concept-clé pour lire, penser et enseigner la littérature*, 2001, p.6

François Gougeon existe, en partie ou en tout, dans toutes les écoles; ce François Gougeon existe, en partie ou en tout, en chaque adolescent.

Les adolescents, en quête d'expression de leur personnalité, évoluent, entre autres, par l'intégration à des groupes de pairs. Ils cherchent à s'identifier aux autres, à leur ressembler ou à s'en distancer, ils se regroupent souvent entre jeunes qui ont sensiblement le même âge ou les mêmes préoccupations dans la vie. Ils cherchent, dans l'amitié, la complicité et la compréhension mutuelle. Pour Raymond Plante, définir ainsi un personnage sur une série de caractéristiques communes aux adolescents vise ce but précis. Les informations divulguées par l'auteur sont orchestrées de manière à agir sur les destinataires du discours, pour leur faire avoir une opinion.<sup>16</sup>

En exprimant une vision du monde vraisemblable et facilement reconnaissable par son public cible, l'auteur cherche à persuader de la légitimité de son discours en provoquant une connivence avec son lecteur. La narration au « je » appuie d'ailleurs cet effort de rapprochement. Les caractéristiques propres aux procédés narratologiques démontrent bien les choix méthodologiques effectués par l'auteur pour rendre compte de son histoire. Selon la classification de Gérard Genette, *Le dernier des raisins* propose une narration autodiégétique simultanée, à focalisation interne dans laquelle les propos sont régulièrement

---

<sup>16</sup> Molinié, Georges, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, p. 8

rapportés en discours direct. Aussi, le narrateur-héros s'adresse directement au narrataire, cherchant à établir ou maintenir le contact avec lui. Ces choix de l'auteur contribuent à créer un effet de proximité, ajoutant ainsi une forte impression de réalisme et de vraisemblance. Plante joue ici sur la propension du lecteur à s'identifier aux personnages. C'est un adolescent-narrateur qui s'adresse, dans un même langage, à un adolescent-narrataire. Il interpelle le lecteur et suscite son adhésion.

Dans *Le Dernier des raisins*, ce lien de complicité, basé sur la crédibilité du personnage principal auprès du lectorat ciblé, contribue à persuader le lecteur de considérer François comme un des siens. Un lien dialogique s'établit ainsi entre le lecteur et le héros grâce à l'établissement d'un univers commun. L'abondance de formules figées s'avère dans ce contexte une stratégie discursive productive et opérante.

## 2.2 LE PATHOS

Les preuves pathétiques utilisent les passions pour influencer le jugement des récepteurs; elles apportent une charge émotive au discours. Destinées à toucher, les passions représentent le moyen décisif de la persuasion. Chez Aristote, c'est « la disposition des auditeurs, quand leurs passions sont excitées par le discours. Nous portons autant de jugements différents, selon que nous

anime un sentiment de tristesse ou de joie, d'amitié ou de haine. »<sup>17</sup> Lors du processus de création, l'auteur doit nécessairement manipuler cette charge émotive pour la rendre productive pour son texte. La construction du sens du texte repose en grande partie sur la posture affective adoptée par le lecteur. Le stéréotype détient un pouvoir perlocutoire indéniable. Un mot, une situation, une idée ou un thème permet de transmettre un effet s'il est associé à une référence commune figée. Le stéréotype, nécessairement relié à une valeur d'expression « universelle », agit comme élément déclencheur d'une émotion qui, une fois suscitée, servira les objectifs du texte en fonction des buts de l'auteur. Ce dernier doit référer à des éléments connus ou reconnaissables par son public cible pour provoquer l'effet désiré, sinon, l'effet pathétique sera nul.

Dans *Le Dernier des raisins*, la honte est omniprésente. Pour faire ressentir la honte de François chez le lecteur, l'auteur a choisi des mises en scène convenues, qui, manifestement, susciteraient de la honte à ceux et celles qui s'associent ou s'identifient au personnage. À propos de la honte, Aristote développe un chapitre en répondant aux questions : De quoi avons-nous honte et n'avons-nous pas honte ? Devant qui avons-nous honte ? Dans quelles dispositions avons-nous honte ? Il écrit :

Mais, comme la honte est une idée que l'on se fait de la déconsidération encourue, et suggérée par cette déconsidération même, plutôt que par les conséquences de l'acte accompli (personne

---

<sup>17</sup> Aristote, *Rhétorique*, livre I, chapitre II, paragraphe V

ne songe à sa réputation, si ce n'est par rapport à l'opinion de ceux qui l'établissent), il s'ensuit nécessairement que l'on a honte, par rapport à l'opinion de ceux que l'on considère.<sup>18</sup>

Ainsi, Plante mise sur l'importance du regard et du jugement des pairs pour rendre la honte du héros-narrateur bien palpable au narrataire. Bien que vraie à toutes les étapes de la vie, cette préoccupation est particulièrement exacerbée à l'adolescence, période propice aux « premières fois ». Plante consolide d'autant plus la force de ses arguments pathétiques en plaçant son personnage principal dans des situations où la présence d'un tiers est inévitable. Le roman s'ouvre d'ailleurs sur une telle situation, découvrant, dès les premières lignes de texte, un personnage préoccupé par le regard des autres. « Sensation ! ouais... Tout le monde nous a vu. Tout le monde nous a montrés du doigt. Tout le monde a ri aussi. » (p.12), raconte François, descendant de la moto fumante et bruyante de son ami Luc devant la porte de la polyvalente. Il vient d'avaler une mouche et n'arrive pas à se débarrasser de son vieux casque de football trop petit pour sa tête. Alors « que la polyvalente au complet s'attroupe autour de nous »(p.12), ils essuient quelques sarcasmes et répliquent avec des blagues, « preuves que nous possédions encore de l'humour dans la honte. » Aussitôt entré dans l'école, François est frappé par l'amour et perd complètement ses moyens. Subjugué par sa belle, le pauvre se frappe le pied contre une table, passant proche de s'y coucher, produisant « le bruit qu'il faut pour attirer l'attention d'une foule » (p.17).

---

<sup>18</sup> Aristote, *Rhétorique*, livre II, chapitre VI, paragraphe XIV

Si j'avais pu ramper sous le terrazzo ou emprunter les conduits d'aération du plafond, je l'aurais fait volontiers. D'autant plus qu'elle m'a trouvé drôle et qu'elle s'est mise à rire avec ses amies. Le pire chœur de rires que j'aie entendu de toute mon existence de timide. J'aurais pu me donner une série de coups de pied dans le derrière. J'étais raisin. Je me sentais raisin. Le dernier des raisins ! (p.18)

Éperdument amoureux d'Anick, François se compare aux autres garçons de son âge, craignant le regard des autres. Alors qu'il se retrouve dans les douches avec un Patrick Ferland qui « prenait un plaisir féroce à se promener tout nu » (p.76), le dernier des raisins se réjouit que les douches ne soient pas mixtes, car « Anick n'aurait pas manqué de nous comparer en costume d'Adam. J'aurais été gêné, j'aurais fondu. » (p.77). Chaque fois que François éprouve une honte soutenue, elle est causée non pas par une action déplacée, mais par la crainte du jugement de l'autre, celui d'Anick principalement.

Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que nous nous embrassions à pleine bouche. Je me serais cru dans un film. J'avais les yeux fermés. Je les gardais fermés. Je n'aurais jamais dû les ouvrir. Parce qu'en les ouvrant, mon regard a croisé celui d'Anick Vincent. Elle nous regardait. Je suis certain qu'elle savait que je profitais de la situation, que j'embrassais Caroline parce que je ne pouvais pas l'embrasser, elle. (p.69)

En effet, François, qui vient de fumer un joint pour la première fois, n'éprouve aucune honte pour cet essai « illégal ». En effet, son geste est approuvé par des pairs : « Blondin me regardait en souriant comme si j'étais devenu son frère de sang, un grand complice. » (P.67). Il n'éprouve aucune honte non plus lorsque sa mère découvre ses magazines pornographiques sous son matelas : « Je ne disais

rien. J'ai choisi de ne rien dire. Comment lui expliquer ? Comment lui dire que je cherchais à savoir, à connaître ? » (p.81). Plante se sert habilement de mises en scène typiques de l'adolescence pour faire ressentir des émotions fortes à son personnage en le plaçant en confrontation avec le regard des autres. N'importe quel adolescent fréquentant l'école secondaire se transpose sans effort dans l'une ou l'autre de ses situations connues (voiture bruyante, tomber en public, partager les douches, soirée dansante) et peut ressentir ces mêmes émotions. Ces mises en scène convenues alimentent le vraisemblable et la cohérence du roman. Le lecteur adolescent s'y retrouve à travers ses préoccupations et ses craintes, bref cette vision du monde.

### 2.3 LE LOGOS

Les preuves logiques sont formées de preuves objectives, contrairement à l'*ethos* et au *pathos* qui reposent essentiellement sur la subjectivité. Car, pour persuader, le discours doit également s'adresser à la raison : « C'est par le discours lui-même que l'on persuade lorsque nous démontrons la vérité, ou ce qui paraît tel, d'après des faits probants déduits un à un »<sup>19</sup>, écrit Aristote. Dans le contexte littéraire, la manipulation des arguments logiques est plus implicite puisqu'il ne s'agit pas d'un discours argumentatif. Mais, alliées aux preuves éthiques et pathétiques, les preuves logiques cautionnent le plausible de la trame narrative, alimentent le vraisemblable de l'œuvre dans son ensemble, « une

---

<sup>19</sup> Aristote, *Rhétorique*, livre I, chapitre II, paragraphe VI

technique sociale de persuasion qui se rattache par ses prémisses aux valeurs de la société.»<sup>20</sup> Le raisonnement logique, selon Aristote, se fait par deux méthodes : déduction et induction, en langage rhétorique, on parle d'enthymème<sup>21</sup> et d'exemple.

Dans le roman qui nous occupe, Plante accumule les exemples pour démontrer l'environnement « difficile » dans lequel François Gougeon évolue et tente de séduire. Par l'accumulation d'exemples négatifs, il arrive à créer un contexte, un monde, où séduire devient, pour ce personnage, une réelle épreuve. Au début du roman, l'attention est orientée sur la famille. Dès les premières pages, François dépeint un portrait familial peu glorieux : « Ma mère et ma grand-mère s'entendent à merveille. N'allez pas croire que ma grand-mère soit avant-gardiste, c'est ma mère qui est quelque peu en retard. » (p.25). Cette grand-mère « a toujours les yeux pétillants quand il est question d'argent, de placements, d'héritage et tout le reste » (p.25) et son mari, un embaumeur alcoolique est doté d'un nez ou plutôt « d'une mailloche comme on n'en voit pas souvent » (p.27). Il n'épargne pas son père qui a « l'air d'une brosse à dents qui n'aurait plus beaucoup de cheveux sur le caillou. Il est parfait. Il ressemble à ma mère. Il ne fume pas, ne boit pas. La perfection ! » (p.27). François, quand il dépeint le climat

<sup>20</sup> *Ibid*, p. 89

<sup>21</sup> C'est par la nature des prémisses, vraies pour syllogisme et vraisemblables pour l'enthymème, que l'on distingue les deux termes. Aristote demeure discret sur la forme de l'enthymème, si bien que « L'auditoire est donc la norme de l'énonciation ou de l'omission des propositions de l'enthymème, qui est, au plan formel, un syllogisme abrégé. » Cela démontre tout l'importance que prend l'implicite dans l'argumentation logique du texte littéraire.

*Ibid*, p. 99

dans lequel il a « germé » par des exemples peu reluisants, démontre une facette de la réalité et détermine ainsi l'interprétation que le lecteur peut en faire. À travers son discours, François exprime l'idée que l'hérité ne l'aidera pas à jouer les Don Juan :

Ma mère reste à peu près la seule fille que mon père ait fréquentée. Il est tombé sur le bon numéro en partant. Je devrais me poser la question essentielle : la séduction a-t-elle quelque chose à voir avec l'hérité ? Si oui, je ne suis pas choyé. (p.26)

C'est la grand-mère avide d'argent qui a choisi l'épouse de son fils : « une jeune fille tranquille qui avait aussi l'avantage d'être la fille d'un avocat » (p.25). François va jusqu'à mettre en doute l'existence d'une vie sexuelle entre ses parents : « Les problèmes que mes parents pouvaient éprouver lors de leurs rencontres sexuelles, si elles existaient encore, [...] » (p.96). Cette insistance pour disqualifier les parents en démontrant leur méconnaissance des mécanismes de la séduction appuie le raisonnement du narrateur : ses parents ne peuvent pas le comprendre, encore moins le supporter dans ses démarches pour séduire Anick, puisqu'ils ne sont jamais passés par là. La multitude d'exemples amenée dans le discours de François impose à l'esprit une « conclusion » : ses parents sont inaptes à la séduction. Les motifs et les compétences de sa famille pour l'amour sont nuls. Pour Aristote, l'exemple est « plus persuasif, plus clair, tombe mieux sous le sens »<sup>22</sup> car il s'apparente aux preuves subjectives. Les conséquences atteignent d'abord nos sens, puis les transmettent à l'intelligence. Ainsi, implicitement, le

---

<sup>22</sup> *Rhétorique*, 13 à 19 cité par Gilles Declercq, *L'art d'argumenter*, p. 107

discours impose à l'idée que François est démuni, hérité aidant, face aux enjeux amoureux et que ses parents ne peuvent pas agir comme guides, confidents ou conseillers pour cet adolescent frappé par un coup de foudre. C'est par l'accumulation d'exemples choisis que le narrateur-héros persuade le narrataire de l'incompétence de ses parents, et, par le fait même, de ses propres difficultés à séduire. Chacun des exemples apportés en vient, par accumulation, à déterminer l'interprétation. Par un procès qui s'établit de faits particuliers (les membres de la famille sont laids et vieux jeu, les parents n'ont jamais eu recours à la séduction, ils ne se sont pas mariés par amour, les grands-parents n'ont aucune complicité de couple, etc.), une conclusion générale est tirée: la famille de François n'a aucune compétence pour l'amour. C'est ce que François croit et c'est ce qui justifie que la tâche de séduction qui lui est conférée dès le début du roman est si imposante.

L'induction, contrairement à la déduction, est un raisonnement logique inexact, il s'appuie sur la généralisation, la répétition et la vraisemblance. Ce raisonnement peut être démenti par un contre-exemple, mais les parents n'ont pas la parole dans le roman. Comme le remarque Dominique Demers dans son analyse du roman: « François Gougeon s'adresse au lecteur avec une grande facilité et beaucoup de naturel, mais ses dialogues avec les adultes, et plus particulièrement ses parents, sont rares et fragmentaires. »<sup>23</sup> François rapporte en bloc les paroles de ses parents, particulièrement lors des conflits. C'est

---

<sup>23</sup> Dominique Demers, *Du petit poucet au Dernier des raisins*, p. 232

l'adolescent-narrateur qui présente sa vision du monde à un adolescent-narrataire. Les adultes ne sont pas entendus, ni admis, dans ce roman. C'est la représentation du monde de François, le monde des adolescents, qui domine. Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, dans le *Traité de l'argumentation*, ouvrage fortement inspiré par la logique aristotélicienne, classent l'exemple parmi les techniques argumentatives qui fondent la structure du réel : « Ce type d'argument contribue à établir ou renforcer une représentation du monde. »<sup>24</sup> C'est par l'exemple que François argumente sa vision du monde. Les exemples, qui assument des fonctions à la fois démonstrative et illustrative, mènent à la conviction. François, en accumulant les exemples, veut convaincre, de façon implicite, le narrataire de la difficulté de son épreuve de séduction. D'ailleurs, lorsque François s'émancipe (cette question sera l'objet du prochain chapitre), il le fait grâce à un éloquent exposé sur la « grande catastrophe » de sa vie : l'hérédité. À cet instant, il défait, un à un, les maillons de la chaîne qui le « retenait ». Une fois cette chaîne brisée, il arrive à séduire Anick. Cette démonstration logique s'articule comme un procès autour de témoignages et impose à l'esprit la vraisemblance, voire la pertinence, du récit.

---

<sup>24</sup> Gilles Declercq, *L'Art d'argumenter*, p. 130

## CHAPITRE 3

### LES STÉRÉOTYPES SYNTAGMATIQUES DE LA *DISPOSITIO*

La *dispositio* est l'organisation du discours, elle gouverne l'ordre des différentes propositions, des thèmes, des arguments ou des lieux. Pour Jean-Louis Dufays, la disposition des événements, c'est le scénario<sup>25</sup>. Maladroit, timide, gêné, peu sportif, peureux, affublé de lunettes et de boutons, aimant la littérature, l'école et la musique classique... Voilà des caractéristiques des plus stéréotypées pour un adolescent qui réussit bien à l'école et qui, on s'en doute, ne sera pas confronté aux mêmes défis que le cancre de service ou la vedette de l'école. En effet, ce portrait convenu n'est pas vain, au contraire, il sert tout le motif du roman. « La grande question que je me posais était celle-ci : un intellectuel-à-lunettes a-t-il autant de chances de séduire une fille qu'un playboy-à-raquette ? » (p.23). Ainsi, la table est mise pour que puisse se dérouler le récit : l'intello versus le sportif, les

---

<sup>25</sup> « Les codes de disposition comprennent les diverses structures formelles et sémantiques – qu'elles soient narratives (séquentielles) ou thématiques (configurationnelles) – permettent d'identifier un texte en termes de « genre » ou de scénario type. Comme les codes d'*elocutio*, les codes de *dispositio* comportent deux éléments : 1° des référents et des intertextes qui proviennent de textes ou d'expériences particuliers (souvenirs « épisodiques » relatifs à certains faits ou situations du monde réel, scénarios d'oeuvres littéraires et mythiques, « scènes », personnages et détails descriptifs qu'on a retenus de certains textes), et 2° des stéréotypies, des systèmes de signes inoriginés qui composent les différents modes, genres et sous-genres du discours. » Jean-Louis Dufays, *Pour une lecture littéraire : histoire, théories, pistes pour la classe*, p. 104

personnages sont vite catégorisés dans leur rôle, déjà, il y a le « bon » et le « méchant ». L'antihéros (le maladroit de l'école) aura-t-il raison du héros (le champion de l'école) ? Déjà, le scénario prévisible se dessine, doublé d'une idéologie aux arômes de « fin à l'américaine », et peut se résumer à des lieux communs : la foi transporte des montagnes, à cœur vaillant, rien d'impossible, vouloir, c'est pouvoir... Fortement caractérisé, le personnage de François Gougeon est d'abord et avant tout, on l'a vu, un adolescent. Il traverse, au fil du roman, des aventures, ou plutôt des rites initiatiques, propres à cette période tumultueuse : découvertes, confrontation, sexualité, autonomie, etc. Le scénario du roman de Plante prend la forme d'un schéma de base extrêmement typique, se collant au scénario, maintes fois exploité, du roman sentimental :

Ainsi, le roman Harlequin s'ouvre invariablement sur la rencontre de l'héroïne et du héros, pour se refermer sur leur mariage. Entre ces deux pôles s'imbriquent la confrontation polémique, la séduction et la révélation de l'amour.<sup>26</sup>

Ces cinq motifs stables correspondent au scénario du *Dernier des raisins* : la rencontre de François et d'Anick (p. 15), Anick a déjà un amoureux et c'est le champion de l'école (p.37), François séduit Anick par un monologue en classe (p.119), François révèle son amour à Anick lors d'un match d'improvisation (p.127-128) et, finalement, leur premier baiser, scellant ainsi leur union (p. 141). D'ailleurs, même le narrateur confirme qu'il écrit une histoire d'amour selon certaines « normes », garantes de la cohérence de son texte : « Je ne dors plus. Enfin presque pas. Cela me permet d'écouter de la musique et d'écrire cette histoire.

---

<sup>26</sup> Julia Bettinotti, *La corrida de l'amour : le roman Harlequin*. p. 67

[...] J'aimerais que ce soit une histoire d'amour qui se tienne debout et qui ne finisse pas mal. » (p.57) À l'instar du roman Harlequin, la grande majorité du récit se déroule dans la confrontation polémique : l'intellectuel-à-lunette contre le playboy-à-raquette.

La place très importante que prend la confrontation polémique (65 %) [...] permet d'insérer de façon réaliste tous les événements conflictuels dans la vie quotidienne des femmes, ramenés à un problème purement sentimental.<sup>27</sup>

La confrontation occupe également une très large place dans *Le Dernier des raisins*. C'est également là, comme dans le roman sentimental, que sont insérés les éléments de la vie quotidienne des adolescents, tous centrés autour de l'idylle de François, comme on l'a vu dans le chapitre précédent. Selon Julia Bettinotti, la confrontation polémique « est au roman sentimental ce qu'est le cadavre pour le roman policier : son principe, son générateur, sa matière, sa spécificité, son départ et son élan »<sup>28</sup>. Le récit est configuré de façon à tenir le lecteur en haleine jusqu'à la fin, le premier baiser ayant lieu à moins de dix pages de la fin. C'est dans l'espace de la confrontation polémique que l'histoire prend son sens et s'articule. Le « suspense » amoureux ne consiste pas tant à savoir si François réussira à séduire Anick, mais bien de savoir comment il va y arriver, lui, petit intello et elle, grande sportive. Un scénario stéréotypé, dont le dénouement heureux est attendu, peut correspondre aux attentes d'un lecteur adolescent, souvent encore peu expérimenté. Pour que le lecteur s'immisce dans le monde du texte et s'identifie au

<sup>27</sup> Annick Houel, *Le roman d'amour et sa lectrice : une si longue passion*, p.97

<sup>28</sup> Julia Bettinotti, *La corrida de l'amour : le roman Harlequin*. p.89

héros, active les stéréotypes, des conditions sont nécessaires : le niveau de difficulté doit être adapté à la compétence du lecteur et de son bagage culturel<sup>29</sup>. Si le texte paraît trop difficile, il risque d'abandonner, le contraire est aussi vrai. La connaissance et la reconnaissance du monde du texte, tout comme la satisfaction de ses attentes, favorisent l'implication, l'empathie et l'identification. La production d'un schéma prévisible réduit la difficulté de lecture grâce à l'activation de stéréotypes connus et, par le fait même, facilite la participation du lecteur, qui n'a plus qu'à se laisser conduire par le contenu du texte. Les étapes « attendues » du scénario confortent le jeune lecteur et l'encouragent à poursuivre. Les choix de l'auteur confirment sa volonté de rendre son roman accessible aux lecteurs moins expérimentés : court texte (150 pages), effort de rapprochement (l'adolescent qui parle à l'adolescent), mots simples, phrases courtes, vitesse du récit, utilisation de l'humour, et j'en passe. L'utilisation de stéréotypes n'est qu'une stratégie de plus pour plaire à ce lecteur.

La *dispositio* ne consiste pas seulement à ordonner les parties du discours, elle commande aussi l'ordre des propositions, des thèmes traités, des indications anecdotiques narrées, des arguments déployés, etc. « Il faut donc admettre que l'ordre est variable selon la cause, et qu'il est toujours nécessaire

---

<sup>29</sup> Umberto Eco détermine que les compétences des publics varient en fonction de leur âge, de leur culture, de leur époque... Le lecteur empirique n'a pas nécessairement les caractéristiques prévues par l'auteur lorsqu'il a construit son lecteur modèle.

d'adapter le progrès de son discours en fonction de la situation concrète »<sup>30</sup>, écrit Molinier. Dans le roman, Plante mise sur quelques anecdotes pour dépeindre l'année scolaire de François Gougeon. Il a choisi des lieux communs de l'adolescence pour faire évoluer son personnage principal : année scolaire, coup de foudre, confrontation avec les parents, initiation à la drogue et à la pornographie, premier baiser, permis de conduire, préoccupation du regard des autres... Des anecdotes à travers lesquelles François grandit et se découvre. Lorsqu'il obtient son permis de conduire, François affirme : « Je ne sais pas si c'est d'avoir obtenu mon permis de conduire, mais j'ai acquis une certaine assurance. Il y a des petites victoires comme ça qui vous donnent un coup de pied dans le derrière et vous élèvent un peu. »(p.104). La transformation du personnage est remarquable, soulignée notamment par une nature compatissante. Le roman s'ouvre sur un François ayant une faible estime personnelle : « Octobre est arrivé. J'avais le teint triste, ça allait très bien avec l'automne. » (p.40) et se termine sur un François pour qui le monde entier a changé : « Cui ! Cui ! Les oiseaux ! Le printemps ! Jamais, depuis que le monde est monde, il n'y a eu un printemps semblable. Je ne marche plus, je plane, je vole et je n'atterris jamais... » (p.131) Ces choix de l'auteur ne sont pas innocents puisque ces anecdotes démontrent, en accéléré, la transformation du personnage. « La narration ne se développe pas tout d'un trait, mais à l'occasion de chaque partie; car il faut exposer les actes qui

---

<sup>30</sup> Michèle Aquien et Georges Molinier, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, p. 138

servent de texte au discours. »<sup>31</sup>, note Aristote. Ces « étapes », à la fois initiatiques et typiques à l'adolescence, justifient l'évolution du personnage à travers le roman et contribuent à rendre vraisemblable la conclusion : le chenille devient papillon. Un scénario configuré par un déroulement prévisible et des représentations typiques de l'adolescence, de l'amour juvénile à la recherche et de l'affirmation de soi.

---

<sup>31</sup> Aristote, *Rhétorique*, livre III, chapitre XVI, paragraphe I

CHAPITRE 4

LES STÉRÉOTYPES VERBAUX DE L'*ELOCUTIO*

« C'est maintenant le moment de parler de l'élocution; et en effet, il ne suffit pas de posséder la matière de son discours, on doit encore parler comme il faut et c'est là une condition fort utile pour donner au discours une bonne apparence. »<sup>32</sup> *L'elocutio* – la composition du style – consiste en la recherche du bon registre et des bons mots pour arriver à persuader les auditeurs (ou les lecteurs). Les quatre ingrédients nécessaires pour développer un bon modèle pour son discours inclus l'exactitude, la clarté, la convenance et l'ornement. Plante, tel que déjà vu plus haut, a su brillamment adapter le style, le ton, et la langue pour plaire à son récepteur, les lecteurs adolescents. Les phrases courtes et rythmés, les mots simples et « jeunes », bref, tout concourt à séduire le lectorat adolescent. Même l'abondance de figures marquées par l'excès -- caractéristique appropriée à l'adolescence —, telles que l'hyperbole, l'amplification et l'accumulation, se démarquent. Tout est mis en place pour élaborer un modèle parfaitement adapté au lectorat ciblé, ou au lecteur modèle. La complicité entre le narrateur et le

---

<sup>32</sup> Aristote, *Rhétorique*, livre III, chapitre I, paragraphe II

narrataire repose sur l'*ethos* de François, notamment grâce à son discours livré sur un ton où l'excès et l'humour se font bien sentir. Dominique Demers, qui consacre un chapitre sur le sujet, conclut que « le style, dans *Le Dernier des raisins*, contribue à affirmer les liens entre le héros et le lecteur en les installant au cœur de l'adolescence, bien isolés du monde des adultes. »<sup>33</sup>

En matière de stéréotypie, l'*elocutio* est le rayon des clichés verbaux. Dans la structure verbale, le stéréotype se reconnaît par des assemblages de mots ou de figures de style figés et devenus banals par leur utilisation dans le temps. Pour Michael Riffaterre, qui a élaboré une poétique du cliché, une unité linguistique expressive d'ordre structural et non sémantique contribue à la cohérence d'un texte : le cliché agit comme une référence à un niveau social.<sup>34</sup> Plante, dans *Le Dernier des raisins*, fait un usage plutôt modéré des clichés verbaux. Sans en dresser une liste exhaustive, voici quelques exemples d'images figées tirées du roman : « rouge comme une crête de coq » (p.17), « assommer un bœuf » (p.39), « les yeux comme des trous de suce » (p.42), « les maths sont devenues du chinois » (43), « jaune comme un citron » (p.43), « les nombrils du monde »(p.45), « pleuvoir à boire debout » (p.64), « être dans les pommes » (p.66), « mou comme de la guenille » (p.68), « conduire comme un pied » (p.94), « se creuser le citron »

<sup>33</sup> Dominique Demers, *Du Petit Poucet au dernier des raisins*, p. 235

<sup>34</sup> Riffaterre distingue deux fonctions au cliché. 1° Il est un moyen d'expression, un élément constitutif de l'écriture de l'auteur. Le cliché sert ici à rappeler du genre duquel il sort. 2° un objet d'expression, présenté comme une réalité extérieure à l'écriture de l'auteur. Le cliché sert ici de procédé mimétique, utilisé notamment dans la caractérisation des personnages. Michael Riffaterre, *Fonctions du cliché dans la prose littéraire*

(p.97), « en criant pinotte » (p.97), « il était visiblement aux oiseaux » (p.98), « faire son ti-Jos-Connaissant » (p.101), « pas piqué des vers » (p.104), « rouge comme une tomate » (p.106), « à la sueur de mon front » (p.107). À la lecture de cette énumération, on remarque le registre familier de la langue utilisée, choix tout à fait légitime dans un contexte où le rapprochement et l'intimité entre le narrateur et le narrataire est essentiel : ils doivent parler le même langage. Pour Riffaterre, le cliché d'origine populaire ajoute au style « une touche de verdeur réaliste. »<sup>35</sup>

Là où le stéréotype de l'*elocutio* devient particulièrement intéressant dans le roman, c'est lorsqu'il est renversé par le narrateur. En effet, François rajeunit les clichés, comme s'il refusait de céder quelques concessions au monde des adultes. Ainsi, Anick a des « yeux grands comme des piscines » (p.16), François a « le cœur dans les genoux » (p.16), « les orteils en noeuds et la langue comme une pâte molle dans ma bouche béante » (p.17) ou encore « les pieds à côté de mes souliers » (p.21). La métaphore figée qui se cache derrière la nouvelle image est facilement perceptible, c'est d'ailleurs ce qui rend la figure particulièrement productive. Annick aurait pu avoir des yeux grands comme de lacs, François aurait pu avoir le cœur qui s'emballe, tomber à genoux, avoir l'estomac noué, la langue pendante, être à côté de ses pompes ou être dans ses petits souliers... Ce qui rend ces images intéressantes, c'est qu'elles réfèrent directement à des figures figées, connues et devenues banales, mais en leur insufflant une brise d'originalité.

---

<sup>35</sup> *Ibid*, p. 84

Riffaterre souligne que le renouvellement<sup>36</sup> du cliché ne fait « qu'accentuer l'effet des divers modes d'expressivité ... il ne le dévie pas puisque, dans chaque cas, le cliché primitif reste immédiatement identifiable »<sup>37</sup>. Dans le roman, le renouvellement du cliché contribue à l'humour de François. Ces tournures « rajeunies » amenées par François font sourire et rappellent que c'est un adolescent qui s'adresse à des adolescents et qu'il s'exprime selon leurs normes de communication, qu'il parle à leur façon, dans leur langage, souvent avec exagération. Toutefois, leur effet perlocutoire repose entièrement sur le fait qu'il s'agit de clichés renversés. Il faut connaître et reconnaître le cliché pour apprécier la nouvelle figure. Comme observent Anne Herschberg Pierrot et Ruth Amossy dans *Stéréotypes et clichés*, l'important n'est pas tant de repérer les formules clichées dans les textes, mais plutôt « de lire la façon dont elles impriment, par leur automatisme, des formes d'impensé dans le discours, dont elles servent l'argumentation ou marquent la relation d'un texte à la norme sociale. »<sup>38</sup>

---

<sup>36</sup> Riffaterre note trois modes de renversement du cliché : substitution d'un ou plusieurs mots, addition de composantes nouvelles et changement de nature grammaticale.

<sup>37</sup> Michael Riffaterre, *Fonctions du cliché dans la prose littéraire*, p. 90

<sup>38</sup> Anne Herschberg Pierrot et Ruth Amossy, *Stéréotypes et clichés*, p. 61

## CONCLUSION

*Le Dernier des raisins* a été acclamé par la critique, salué pour l'originalité, le style et le ton du texte. Il n'en demeure pas moins, à la lumière de la présente analyse, que l'auteur a utilisé plus d'un stéréotype. Pour Jean-Louis Dufays, les formules figées deviennent éculées seulement lorsqu'elles sont remarquées. En effet, le déjà-vu est partout, et l'analyse rhétorique des phénomènes de clichage présents dans le roman de Raymond Plante a permis d'éclairer leur emprise, tant sur les structures paradigmatisques, syntagmatiques que verbales. En effet, dès que toute association descriptive, narrative et verbale caractérisée par son semi-figement et sa récurrence est considérée comme un stéréotype, cela revient à dire qu'ils sont partout et qu'ils participent, à différents degrés, à la construction et à l'interprétation des textes. Ainsi, on reconnaît et se plaint des formules éculées seulement lorsqu'elles ne nous plaisent pas<sup>39</sup>. Les formules figées sont inévitables, mais leur usage conscient en font une stratégie discursive constructive utilisée dans le but de plaire au lecteur cible. Explicite ou implicite, le stéréotype contribue à l'idéologie et à la cohérence d'un texte. Dans *Le Dernier des raisins*, Plante exploite à fond les stéréotypes reliés au monde de l'adolescence notamment parce qu'il doit faire oublier à son lecteur qu'il est lui-même un adulte. C'est à travers de

---

<sup>39</sup> Jean-Louis Dufays, *Le stéréotype, un concept-clé pour lire, penser et enseigner la littérature*, p.3

grands schèmes connus et facilement reconnaissables qu'il assure la crédibilité de son personnage, qu'il disparaît derrière cet adolescent pas tout à fait comme les autres... Différent, oui, mais tout de même adolescent, puisqu'il est au prise avec ces grands bouleversements, propres à cette période de la vie. Plante, qui s'est peut-être basé sur ses propres souvenirs, sur la puberté de ses enfants ou sur ses observations sur les jeunes, a construit son roman à partir de lieux communs. C'est grâce à eux qu'il réussit à assurer la crédibilité de son personnage, qu'il suscite des émotions chez son lecteur ou qu'il argumente le vraisemblable de la vision du monde de son personnage. Il n'en demeure pas moins que le roman a été acclamé pour son originalité. Pourquoi ? Parce que l'usage assumé de stéréotypes, une manipulation adéquate et réfléchie du déjà-vu, ne rime pas nécessairement avec banalité ou manque de créativité. La manipulation adéquate des stéréotypes sert le texte, participe à son efficacité et contribue au verdict final du lecteur : j'aime ou je n'aime pas. Le verdict sera différent selon les attentes, les compétences, les besoins, les intérêts, les connaissances, la culture, du lecteur. Si évaluer un texte revient à évaluer les stéréotypes qu'il contient<sup>40</sup>, écrire revient à manipuler les stéréotypes en fonction d'atteindre des objectifs bien déterminés.

Le recueil de nouvelles présenté en seconde partie se veut d'abord et avant tout un projet d'exploration. Une expérimentation par l'écriture d'une forme de stéréotype : le genre littéraire, envisagé d'un point de vue aussi bien

---

<sup>40</sup> Thèse exposée par Jean-Louis Dufays dans *Stéréotype et lecture*.

macrostructural que microstructural. La nouvelle, se prêtant bien au jeu, a permis l'accomplissement de ce projet. Toutefois, pour y arriver, il a fallu sacrifier une chose : l'uniformité stylistique. Qu'à cela ne tienne, l'ensemble est relié non pas par la plume, encore moins par la narration, le style ou le genre, mais bien par les personnages. Six genres littéraires sont donc explorés ici: la chronique, l'érotique, le policier, le suspense, le fantastique et le théâtre absurde. Pour chacune des nouvelles, le point de vue du narrateur, la durée du récit, le niveau de langue et le style diffèrent. *Santé!* repose sur une narration autodiégétique dont le style imite sans contredit l'écriture d'un journal intime. Les ellipses sont nombreuses et les événements, qui se déroulent sur une période d'une semaine, sont relatés par l'entremise de quelques brèves scènes. Ce point de vue rend possible le style indirect libre. D'ailleurs, le ton ironique du personnage amplifie la dérision de la situation. Plus contemporaine, cette nouvelle comporte son lot de stéréotypes. Ces derniers agissent comme des points de repère familiers et participent ainsi au réalisme de l'histoire tant dans les lieux que les « déjà-entendus », notamment les failles du système de santé québécois. En effet, tout lecteur saura facilement reconstituer les scènes grâce aux multiples lieux communs qui ponctuent la nouvelle. *Parle, parle, jase, jase* propose une version moderne d'échanges épistolaires, c'est-à-dire par voie électronique. Quelques interventions d'un narrateur omniscient établissent les liens entre les échanges. Le registre plus familier sert bien la spontanéité et l'instantanéité des échanges électroniques. Plusieurs ellipses marquent la durée de la correspondance dans le temps. Dans un

genre aussi convenu que l'érotique, cette nouvelle devait accumuler les stéréotypes les plus répandus pour obtenir l'effet escompté : la femme intrigante, lascive et voluptueuse et l'homme envoûté, tourmenté et conquérant, l'herbe est toujours plus verte chez le voisin... Les stéréotypes servent magistralement le genre érotique et sollicitent, en peu de mots, tous les sens : les odeurs de chandelles, le blues, l'eau chaude d'un bain moussant... Le policier *L'interrogatoire* n'est que dialogue. Présenté par scènes, on comprend que le déroulement se fait en temps réel. Quelques ellipses permettent de rendre les absences des personnages. Encore une fois, l'utilisation d'un langage familier va de pair avec le réalisme de la scène rendue. Dans cette nouvelle, les rôles sont toutefois inversés et vont à l'encontre des lieux communs associés au genre policier. En effet, c'est la meurtrière qui tente de prouver sa culpabilité à deux enquêteurs qui ne veulent pas croire à son histoire, parce qu'elle n'est pas « conforme » au stéréotype du tueur en série. Le suspense *Nuit d'étoiles* arrive avec une narration plus conventionnelle dans laquelle le narrateur omniscient est roi et maître. L'utilisation du présent sert bien l'action alors que l'intensité des aventures vécues par l'héroïne doit demeurer intense tout au long de la nouvelle. Des phrases courtes, une langue simple, quoique soutenue, contribuent à créer un sentiment d'urgence et de tension. La description psychologique du personnage est primordiale dans cette nouvelle puisque c'est par elle que l'effet est rendu possible. Les clichés agissent comme détonateurs aux effets de crainte pour créer « l'ambiance » nécessaire au suspense. *Gaston* est certainement la nouvelle que l'on pourrait le plus qualifier de

« littéraire ». Rédigée dans une langue soutenue, cette nouvelle fantastique laisse une large place à la caractérisation du personnage et à la description de l'environnement. Les détails y prennent une place importante, alors que l'action, elle, est plutôt lente à se mettre en branle. Ici aussi, le narrateur omniscient mène le bal, toutefois, il se contente de décrire ce qu'il voit, sans entrer dans la psychologie du personnage. Le morceau de théâtre absurde que constitue *Le procès* est évidemment rédigé selon les règles de l'art. Dans ce texte, les clichés sont là pour être renversés, dépassés. Par association d'idées, on saute du coq à l'âne. Pour apprécier le jeu, il est primordial de connaître et de reconnaître les inférences, les glissements de sens ou les liens culturels. Didascalies et dialogues entre les personnages s'entremêlent afin de donner le ton à cette ridicule pièce finale. Rien n'est vain dans ce dernier acte alors qu'on y retrouve les liens véritables qui unissent tous les personnages des autres histoires et suggèrent en prime une nouvelle conclusion à chacune des nouvelles.

Sur cette brève présentation de ce projet d'exploration, bonne lecture.

## PARTIE 2

### NOUVELLES EN TOUS GENRES

# *Santé !*

**Chronique**

You can go  
It doesn't matter if you go  
Why don't you go ?  
It doesn't matter if or where or why  
Go and fly back  
Bye, bye, bye, bye, baby, bye, bye

*Boomerang, Bet.e & Stef*

## 22 novembre, 20 h

Installée très inconfortablement dans une chaise en similicuir de salle d'attente, j'attends que l'infirmière se décide à venir me chercher. Ne sachant plus où laisser s'attarder mon regard, après avoir lu toutes les annonces collées sur les murs et tous les vieux magazines, beaucoup plus mal en point que les malades de l'urgence, j'ai fini par fixer mon attention sur l'horrible plancher carrelé jaune et vert. Cette horreur a capté mon attention pendant assez longtemps pour que j'en oublie presque mon interminable attente.

Les conversations autour vont bon train et Dieu ! qu'il doit y avoir des oreilles qui bourdonnent en ce moment ! Deux dames âgées, à l'aise comme dans un salon de thé, caquettent sans arrêt sur le compte du beau-fils du frère du cousin qui vient de se marier et de sa pomponnée qui s'est fait pogner dans les culottes du voisin. Une mère tapoche son fils qui court partout depuis une heure et qui n'a plus l'air malade depuis au moins deux. Les fesses endolories, à la limite d'être les hôtesses d'une fourmilière, je n'arrive pas à me lever pour me dégourdir tellement je suis épuisée. D'ailleurs, je trouve assez étonnant que mon air d'enterrée n'ait pas encore attiré la sympathie du public, ou, du moins, d'une infirmière. Je devrais peut-être essayer de saigner du nez ? Non, non, non, mauvaise idée ! Je ne

gaspillerai certainement pas mes derniers soubresauts d'énergie en mauvaise stratégie juteuse. Au contraire, je devrais fermer les yeux un peu. Me reposer, juste un peu.

\*\*\*

### **22 novembre, 23 h 45**

Couchée sur une civière, laissée pour compte en plein milieu de l'urgence, je me sens comme un poulet sur l'étal d'un boucher à l'école des métiers, c'est-à-dire pas très à l'aise, mais sûre d'y passer. J'ai des fils qui entrent et qui sortent de partout. Électrocardiogramme sucé à la poitrine, soluté droit comme un soldat planté dans le bras, une pinte de sang forcée d'entrer dans le bras gauche et ce foutu potentiomètre de saturation qui me mord le majeur et qui m'empêche d'écrire correctement. Il y a plein d'autres laisses qui doivent sûrement servir à quelque chose, mais j'ignore bien quoi.

L'infirmière qui m'a accueillie me regarde depuis près de 15 minutes avec une face de polytraumatisée. J'espère qu'elle va s'en sortir, la pauvre ! Toujours est-il que le médecin, lui, se fout pas mal de moi et ne m'a pas encore dit ce qui déraille chez moi. Il est minuit. L'infirmière me regarde maintenant avec de grands yeux larmoyants.

- Je suis venue seule, dois-je appeler quelqu'un de ma famille ? lui demandai-je pour lui remonter le moral et, surtout, pour lui rappeler son rôle dans cette histoire.
- Non, non, nous avons tous les numéros nécessaires en cas d'urgence... Au cas où, me répond-t-elle en tremblotant un peu de la lèvre inférieure.

Rassurant ! Je crois qu'elle veut me rendre vraiment malade d'angoisse, celle-là ! Elle doit croire qu'après avoir poireauté pendant cinq heures sur une chaise droite en vinyle, je mérite beaucoup d'attention, et quoi encore ! Il est encore minuit. Ça va sûrement être encore long avant que le médecin se pointe. Et probablement encore plus long avant qu'il se pointe. Celui-là, trop occupé pour m'accompagner à l'urgence. On n'a plus les douces moitiés qu'on avait. Toujours minuit. Merde.

\*\*\*

### **23 novembre, 14 h**

Me voilà rendu à l'étage. Après une nuit d'observation à l'urgence, le personnel m'a assez vue et m'a larguée dans le département voisin. Mis à part la couleur des murs, il n'y a pas grand-chose qui a changé. Une journée dans cette salle d'attente pour futurs résidents temporaires peut faire des ravages sur une personne en bonne santé. Un médecin est finalement venu m'interrompre alors que j'étais à deux doigts de découvrir l'emplacement exact, grâce aux cernes du plafond, des toilettes de l'étage au-dessus. Il a brièvement tenté de m'expliquer ce

qui ne fonctionnait pas avec moi. Pendant qu'il s'essoufflait, je pensais surtout à ce qui n'allait pas avec les toilettes du deuxième et imaginait derechef des plans de sauvetage de ma personne au cas où ça se mettrait à couler soudainement.

Enfin, tout ce que j'ai compris, c'est que je faisais assez pitié pour déménager au troisième étage, dans l'aile de débordement accordée aux assez-mal-en-point-pour-être-hospitalisés de la journée. Alors, je suis maintenant à l'étage, probablement près des toilettes fautives, installée dans une chambre double. Je suis en sécurité, aucun cerne à l'horizon. Ma voisine est une dame âgée très charmante. Elle semble bien se porter, mis à part son ventre enflé comme une *balloune*. Si elle avait 24 ans comme moi, je l'aurais félicité pour le bébé. Toujours est-il qu'on ne doit pas tomber enceinte à 90 ans.

- T'es ben jeune pour être icitte, me lance-t-elle, comme ça, sans avertissement, les yeux en point d'interrogation.
- Je... Je ne sais pas trop ce qui se passe, lui répondis-je en feignant l'ignorance pour éviter d'engager une conversation.
- Une belle jeunesse de même, t'as pas d'chum ?
- Non, mentis-je.
- Moi, ça fait neuf mois que j'suis icitte. Pis mes enfants, y viennent jamais me voir ! Y'a juste mon gars qui s'occupe de moé, l'matin. Tu vas sûrement l'voir. Oh ! Pardon... J'ai des gaz. Mais j'ai c'qui faut ! C'est mon garçon qui

m'là acheté quand chu rentrée à l'hôpital, me dit-elle toute fière, en sortant une bouteille de sa table de chevet.

Aussitôt dit, aussitôt fait : elle se met à vaporiser de son truc partout autour de son énorme ventre et au-dessus de sa tête. En regardant tomber les fines gouttelettes qu'elle a envoyées partout, je vois enfin sa recette miracle contre l'odeur de pet : Chanel No 5. La dame cache son odeur corporelle volatile derrière trois ou quatre poutch-poutch de Coco No 5 ! Ouah ! Quelle odeur ! Ça sent comme un container de Laidlaw oublié dans un rayon de La Baie !

C'est sur cette nauséabonde pensée, étourdie, que j'essaie de m'endormir.

\*\*\*

## 24 novembre, 9 h

Prrr.Poutch.Prrrr.Poutch.Prrr.Poutch. À sentir ce qui se passe ici, il devait y avoir de la soupe au chou au menu d'hier. J'ose à peine ouvrir les yeux de peur que la dame m'interpelle. Tout en ayant l'air totalement endormie, j'amorce un demi-tour vers la fenêtre. Une fois dos à ma voisine, j'entrouvre légèrement les yeux. Surprise par la présence de trois médecins qui me regardent, j'ouvre la bouche aussi grande que les yeux en laissant échapper un petit cri. Outre le médecin de la salle au plafond cerné, je ne reconnaissais personne.

- Désolé, mademoiselle Gilbert, nous ne voulions pas vous surprendre, dit amicalement un énorme monsieur caché derrière une broussailleuse barbe grisâtre.
- Qui êtes-vous ?
- Je suis le docteur Thériault, gynécologue, je veux m'assurer que vous n'êtes pas en train de faire une grossesse ectopique.
- É si el doctor Ssschaannnannaan, shirurhien, happendicite !

Après cette concise présentation, mon médecin m'explique que je devrai bientôt descendre en radiologie le temps de quelques examens de vérification. Mais avant de m'y rendre, je dois boire assez d'eau pour pisser par les yeux et ingurgiter une espèce inconnue de pâte de craie écrasée à saveur d'orange.

\*\*\*

## 24 novembre, 16 h

J'ai bien survécu aux examens. « Tournez-vous sur le dos, non, sur le ventre, non, sur le côté, croisez-vous les jambes, non, ouvrez les jambes, retenez votre souffle, ça ne fera pas mal ». Après avoir bu l'espèce de potion à l'orange et deux énormes verres d'eau, je me suis rendue en radiologie où, évidemment, j'ai attendu si longtemps que j'ai dû me rendre à la toilette et me retaper un autre 500 ML d'orange à la craie écrasée et deux autres pintes d'eau. Après le dernier

examen, les trois médecins se sont obstinés à savoir qui aurait le bonheur de me charcuter d'abord. Le premier en voulait à un de mes ovaires, l'autre, à mon appendice et l'autre, à un petit bout de mon intestin grêle.

Chacun avait sa petite idée derrière la tête. Les trois docs semblaient vraiment enthousiasmés par mon cas. Je suis bien contente de les rendre si heureux, mais je ne voudrais tout de même pas servir de cobaye à ces trois hurluberlus largement diplômés. J'ai peut-être signé ma carte pour le don d'organe, quand même, je ne suis pas encore un buffet *all you can eat* ! De retour dans ma chambre, je peux enfin prendre un peu de repos, dans un certain calme, puisque ma voisine dort. Toujours pas de nouvelles de lui. Si je n'appelle pas, il ne donne aucun signe de vie. Trop de travail, trop fatigué. Et puis quoi encore ? Une chance qu'on n'a pas d'enfant. Il serait couché au frais avec une étiquette sur le gros orteil depuis un bout de temps ! Cause de la mort : obligations familiales. Merde.

\*\*\*

### 25 novembre, 7 h

L'infirmière sans cœur a ouvert les rideaux avec une telle brutalité que j'ai l'impression de m'être fait frapper par le soleil.

– Le déjeuner arrive, clame-t-elle du haut de ses chaussures blanches qui font fouish-fouish alors qu'elle se dirige déjà vers la sortie.

Les yeux à peine habitués à la nouvelle clarté de la chambrette, j'entends le clin-clan de la popote roulante qui approche. Sans trop sourire, la préposée dépose mon petit déjeuner devant moi. Tout y est : deux toasts, céréales, yogourt, lait, jus d'orange, café, sans oublier deux bons biscuits *Thé social*. Affamée, j'engouffre une énorme bouchée de toast au beurre de peanut.

- Mon fils va arriver betôt, me dit ma commère de chambre, c'est lui qui m'fait manger à matin !
- Ben scha alors, répondis-je intelligemment la bouche pâteuse.

Je n'ai pas le temps de finir ma brillante intervention que son fils fait irruption dans la chambre. Je ne m'attendais pas à voir un fils aussi vieux. Il a certainement l'âge de mon grand-père ! Tandis que sa mère l'accueille avec un paquet d'insultes concernant ses ingrats enfants qui ne viennent jamais la voir, le bon monsieur fait un énorme sourire à sa douce maman et se tourne vers moi pour m'offrir un très joli : « bon matin mademoiselle ». M'étant empressée de terminer ma bouchée, je lui rends son sourire du mieux que le beurre de peanut collant me le permet.

- Salut maman.
- Mon gars, té en r'tard.
- J'ai eu de la difficulté à trouver un stationnement, je suis désolé, maman.

Ça me chicote drôlement de voir ce vieil homme, solide et droit malgré son âge, se courber ainsi devant sa mère. Il s'occupe d'elle avec la tendresse, la patience et le plaisir d'une maman envers son bébé. Malgré un tremblement des mains, il réussit sans trop de dégât à porter la cuillère à la bouche toute ridée qui n'arrête pas de parler, sauf quand vient le temps d'avaler.

- La p'tite d'à côté, est suivie par le docteur Shanon, chuchote-t-elle, comme si je ne pouvais pas l'entendre.
- Shanaan, maman.
- Non, t'sé le chirurgien là.
- Oui, maman, c'est Shanaan.
- En tout cas, i pensait qu'avait une crise d'appendicite. I voulait l'opérer dré-là ! Pis là, l'autre médecin, i pensait qu'était enceinte. Y'a bourre de médicaments depuis deux jours puis i sait même pas si est enceinte ! Pis en plus, y'a jamais personne qui vient la voir. Est toujours toute seule, j'te dis, personne, ç'fait pitié à voir ! Une belle p'tite jeunesse, c'est-i pas dommage ?

Plus sa mère parle, plus le vieux fils se presse de la faire manger. Malgré son air calme, je vois qu'il est préoccupé, il n'écoute rien de ce qu'elle radote; ses sourcils se touchent presque. Je lui envoie mon plus joli sourire, simplement pour lui montrer que la situation ne m'embarrasse pas le moins du monde. Au contraire,

pendant qu'elle jacasse, elle semble complètement oublier de parfumer notre chambre trop exiguë pour toutes ses odeurs. Ça reste qu'elle a bien raison, la dame sèche, Il n'a même pas pris la peine de venir me voir. Et Il ne prend pas non plus la peine de m'appeler. Merde.

\*\*\*

### **26 novembre, 18 h**

Ça sent bon, c'est la première chose que je remarque en entrant chez moi. La maison est vide. Il n'est pas là, évidemment. Sur la table, une petite feuille rose attire mon regard. Je m'approche, j'y lis : « Chère Caroline, la vie nous apporte parfois des surprises inattendues. J'ai trouvé l'amour ailleurs. » Tant pis pour elle, que je me dis en froissant le papier. Je ne ressens pas de peine, je suis même soulagée. Je suis en santé. Voilà tout.

\*\*\*

### **26 novembre, 20 h**

Installée très confortablement dans mon gros divan moelleux au centre du salon, je prends un plaisir fou à zapper. Les nouvelles sont plutôt déprimantes, un tueur en série court toujours, les impôts vont monter, il va pleuvoir pour le reste de la semaine. Je repense à cette drôle de semaine à l'hôpital. Personne ne sait ce que j'ai, ce que j'ai pu avoir ou ce que j'aurai un jour. En tout cas, ils m'ont sauvée

pour cette fois-là. À peu près tous les médecins sont venus spéculer sur mon cas durant cette longue semaine d'hospitalisation. À défaut de n'avoir rien trouvé de croche en moi, je crois qu'ils se sont bien amusés à me fouiller molécule par molécule.

Quel bonheur de siroter ma coupe de vin, tranquille, à l'abri des désastres de ce monde. En me levant pour éteindre le téléviseur, j'aperçois mon reflet dans la fenêtre. Santé, me dis-je en feignant un toast avec mon double, tout sourire.

# *Parle, parle; jase, jase...*

**Nouvelle érotique**

Cœur qui soupire, un détonateur,  
Livre l'amour à toute chaleur.  
Qui fournit la poudre, et qui l'allumeur ?

Personne ne sait ni comment  
Ni où ni quand  
Nos lèvres touchent à la bouche  
Du volcan.

*L'engeôlière*, Richard Desjardins

VÉNUS : Tu es nouveau ici ? Tu veux qu'on jase ?

APOLLON : Si tu veux.

VÉNUS : De quoi veux-tu parler ? Auto, météo, boulot... sexe ? ;-0)

APOLLON : Je ne sais pas trop, c'est ma première expérience !

VÉNUS : Allons, sois décontracté. Je vais me présenter pour te mettre à l'aise.

Femme de 30 ans, bien proportionnée, célibataire, sans enfant, non-fumeuse, aimant les sorties en nature, les sorties en ville, les sorties entre amis... Bref, tous les genres de sorties !

APOLLON : Homme de 25 ans, bien proportionné, sans enfant, non-fumeur, aimant aussi les sorties en nature et les sorties en ville. Mais... je suis marié :-(

VÉNUS : Y'a pas de mal, j'aime aussi les sorties en cachette !

APOLLON : Je ne suis pas ici pour rencontrer quelqu'un, simplement passer le temps, jaser avec du nouveau monde, quoi !

VÉNUS : Alors, jasons, mon bel Apollon.

\*\*\*

À deux heures du matin, les joues rougies de fatigue, Martin dû mettre fin au clavardage qu'il entretenait depuis plus de trois heures avec l'intrigante Vénus. En

parlant de choses et d'autres, ils avaient trouvé plusieurs points en commun sur lesquels ils avaient longuement bavardé. Ce soir-là, en éteignant son ordinateur, le silence de la maison lui parut plus lourd qu'à l'habitude. Lui et sa femme, son premier amour de jeunesse, ne discutaient plus autant qu'avant.

Depuis des années, leurs conversations se concentraient autour de l'argent et des achats à faire pour la semaine. Il ne se souvenait même plus la dernière fois où ils avaient rigolé en se racontant leurs fantasmes les plus fous. Il se sentait heureux d'avoir rencontré quelqu'un avec qui échanger librement, sans censure, ni craintes d'être jugé. Martin alla se coucher en tentant de deviner les traits de sa nouvelle correspondante.

\*\*\*

APOLLON : Content de te retrouver. J'ai beaucoup pensé à notre conversation d'hier.

VÉNUS : J'ai beaucoup pensé à toi. J'aimerais que tu m'envoies une photo.

APOLLON : Je peux t'en envoyer une prise lors de mon mariage, c'est les seules photos numériques récentes que j'ai... Je ne suis pas très techno !

VÉNUS : Ça fera l'affaire. Je n'ai pas l'habitude de me laisser intimider par les blondes !

APOLLON : C'est bien. Peu importe, on jase pour jaser, hein ?

VÉNUS : Si ça te plaît ainsi, ça me va. Et, je suis patiente ☺

APOLLON : J'aimerais aussi avoir une photo de toi.

VÉNUS : Je te l'envoie dès maintenant. Tu sais, j'ai beaucoup aimé ma soirée d'hier en ta compagnie. J'ai fait un rêve humide en tentant d'imaginer ta tête... et le reste ;-)

APOLLON : Pour être honnête, je dois dire que je me suis endormi en pensant à toi. J'essayais de t'imaginer. Photo reçue !

\*\*\*

Martin alla se coucher alors que les oiseaux matinaux célébraient déjà l'arrivée de l'aurore. Le jeune homme se délectait des échanges qui s'approfondissaient davantage chaque nuit avec Vénus. Plus il échangeait avec elle, plus sa femme devenait étrangère à ses yeux. Il se souvenait d'elle adolescente, souriante et fonceuse, et de tout ce qu'il avait imaginé pour la séduire alors. Il la voyait aujourd'hui cynique et désabusée, comme une vieille femme emprisonnée dans le corps d'une jeune femme où la folie de la jeunesse n'a plus sa place.

La fougue de la séduction qui l'animait alors, il la sentait renaître pour cette mystérieuse inconnue. Il se surprétait maintenant à révasser en reluquant le cliché de sa séduisante correspondante secrète. L'éclat de ses yeux verts compensait les traits sévères de sa bouche. De son image émanait une sensualité dérangeante.

Ce matin-là, Martin, ensorcelé, s'endormit en caressant la fesse dodue de sa copine en songeant à l'aguichante silhouette de Vénus.

\*\*\*

APOLLON : J'ai compté les minutes ce soir avant qu'on se retrouve enfin.

VÉNUS : Et moi donc ! Maintenant qu'on a fait le tour de l'essentiel de nos vies respectives, j'ai envie de te connaître davantage.

APOLLON : Je n'ai pas envie qu'on se rencontre. Je te rappelle que je suis marié.

VÉNUS : Qui a parlé de se rencontrer ? As-tu déjà fait du cybersexe ?

APOLLON : Non, pas vraiment. Je n'ai jamais vraiment cru à ces histoires d'amour en ligne.

VÉNUS : As-tu au moins déjà essayé ?

APOLLON : Non, c'est même la première fois que je *chat* !

VÉNUS : Laisse-moi faire, c'est comme un jeu. Contente-toi de lire et d'imaginer la scène. J'allume quelques chandelles et je me glisse dans un grand bain moussant. Bet.e & Stef érotise de son blues sensuel mon plaisir solitaire. L'eau agréable glisse sur ma peau, une légère chair de poule recouvre mon corps, chaud et réceptif grâce aux odeurs lascives qui m'étoirdissent. Je caresse mes cuisses et mon ventre en fermant les yeux, tentant de croire que ce sont tes doigts qui courrent ainsi sur ma peau. Les seins durcis par l'excitation, j'imagine tes douces lèvres se promenant au creux de ma nuque mouillée et sur ma poitrine accueillante, pleinement offerte. Les yeux fermés, je m'imagine un film dont tu es le héros. Au rythme de mes caresses, j'imagine tes doigts chatouiller mon corps

chaud et excité. Tes belles mains puissantes m'empoignent fortement les fesses, ta langue suit lentement les méandres dessinés par les muscles de mes jambes pour aboutir sur mon sexe, éclos comme une fleur hâtive du printemps, juste pour toi. Mais je suis seule dans mon bain et mes mains ne peuvent pas être aussi douces que les tiennes sur ma peau. Ton image seule suffit à m'enflammer ! Exaltée, je peux imaginer l'odeur de ta peau moite, entendre ton souffle qui flirte avec mon oreille, goûter l'amertume de ton sexe tendu ! Mon ventre n'a plus de sens, tu n'es pas là pour assouvir ses désirs intenses qui explosent en moi. Viens apaiser l'orage qui gronde ! Oui, viens, viens !

APOLLON : Arrête !

VÉNUS : Tu aimes ?

APOLLON : Non, oui ! Je ne peux pas m'empêcher de lire. C'est si...

VÉNUS : Excitant ?

APOLLON : Irréaliste !

VÉNUS : You give me fever! Fever! What a lovely way to burn!<sup>41</sup>

APOLLON : J'ai chaud ! Je suis ridicule !

VÉNUS : Laisse-toi aller. C'est un jeu. Tu ne trompes personne ici, ce n'est que du fantasme partagé.

APOLLON : Je te vois, étendue dans ton bain moussant, l'eau qui ondule dévoile les courbes de ton corps invitant.

VÉNUS : Tes lèvres effleurent mes épaules.

---

<sup>41</sup> Fever, Bet.e & Stef, album éponyme

APOLLON : Tes mains, tes yeux, ton corps, tout m'invite à prendre place dans le grand bain moussant.

VÉNUS : Frissonnante, je m'assois sur tes cuisses.

APOLLON : Jaloux de l'eau qui ruisselle sur ton corps, je lèche le galbe de tes seins.

VÉNUS : Avec frénésie, je chatouille de ma langue ta poitrine forte, ton nombril, ton sexe conquérant !

APOLLON : Sans plus attendre, je m'enfonce en toi. Ton corps généreux ondule et tressaille sous mes caresses.

VÉNUS : L'extase est démesurée. Quand j'explose enfin, je sens ton plaisir se répandre en moi !

\*\*\*

Au-delà de la fatigue, Martin, excité à bloc, était de plus en plus intrigué par sa correspondante. Il prit plusieurs heures à s'endormir. Sa déesse inconnue occupait son esprit. Chaque soir, il buvait ses mots sensuels avec gourmandise. Et son appétit grandissait dangereusement. Lorsqu'il n'était pas en train de clavarder, il revivait les fantasmes colorés qu'ils partageaient maintenant tous les soirs. Son appétit pour Vénus grandissait dangereusement. La réalité n'avait plus de place dans son monde imaginaire. Son cœur, sa tête, son souffle, tout en lui vibrait pour sentir la peau de Vénus. Chaque jour s'éternisait toujours un peu plus et l'heure,

tant attendue, de retrouver une Vénus excitante semblait sans cesse être repoussée.

\*\*\*

APOLLON : Je n'en peux plus, on doit se rencontrer.

VÉNUS : J'avais bien hâte que tu m'en parles.

APOLLON : Je suis seul à la maison cette semaine.

VÉNUS : Chez toi, ça fera l'affaire.

\*\*\*

Martin, tapotant son menton de ses doigts nerveux et fixant exagérément la porte, attendait l'arrivée de Vénus. Ignorant même jusqu'à son vrai nom, il espérait ne pas déchanter en la voyant. Trois légers toc-toc à la porte firent ramollir ses jambes. Les mains humides et le cœur battant, il se rendit lentement jusqu'à la porte. Un coup d'œil rapide dans le judas lui permit de constater qu'elle était aussi attirante que sur la photo. Sa nervosité tomba aussitôt, il ne suffisait que de ce bref coup d'œil d'espion pour être de nouveau envoûté par sa bouche friande. Il ouvrit la porte en souriant. Sans même prononcer un mot, Vénus s'approcha de lui et l'embrassa fougueusement. Ravi qu'elle prenne les commandes, il l'entraîna avec détermination dans le salon, retira sa robe et fut ravi de voir qu'elle ne portait plus que de long bas. Oubliant les regards indiscrets des voisins, Martin eut enfin le plaisir de goûter sa peau.

Enivré par le doux parfum de Vénus, Martin s'abandonna totalement au désir qui l'avait rendu presque fou tant il avait lu et relu les fantasmes de sa correspondante secrète.

\*\*\*

— Je te veux, avec moi, pour moi, chez moi.

Martin, se tourna vers Vénus qui, nue sur le plancher frais, remontait ses bas en le regardant fixement. Mal à l'aise, mais envoûté par ce séduisant regard puissant, il s'habilla prestement.

— D'accord.

Dans un mouvement fluide, comme si elle avait tout prévu depuis le début, elle se leva et tendit une petite feuille rose à Martin.

— Tiens, écris un mot à ta douce.

Martin, sans réfléchir, écrivit d'une main sûre : « Chère Caroline, la vie nous apporte parfois des surprises inattendues. J'ai trouvé l'amour ailleurs. »

Il ramassa quelques vêtements et sortit de la maison le bras enroulé autour des épaules de sa déesse.

# *L'interrogatoire*

**Nouvelle policière**

Enfant délice, femme et complice  
Tu fous le feu à mon paysage  
Pitié, folie, vengeance oblige  
Mon seul pays, c'est ton visage

*Le vent bleu*, Gilbert Langevin/Dan Bigras

- Bonjour monsieur, je viens me rendre.
- Bonjour madame, vous rendre pour quoi ?
- Je suis responsable de plusieurs meurtres et je veux que vous me passiez les menottes.
- Vous avez assassiné une souris ?
- Non, quatre hommes sont morts à cause de moi, et bientôt cinq si vous ne m'arrêtez pas sur-le-champ.
- Ce n'est pas drôle, madame. Vous êtes dans un commissariat de police ici, ce n'est pas l'endroit pour faire de telles affirmations.
- Je veux rencontrer l'inspecteur Hudon.
- Il n'est pas là.
- Je sais qu'il y est, je l'ai attendu dans la rue toute la matinée.
- Il est occupé.
- Je sais qu'il ne l'est pas. Il est en arrêt de travail. Sa femme est décédée.
- C'est exact, il ne veut donc pas vous rencontrer.
- Il enquête sur ces meurtres depuis le début. JE DOIS LE VOIR !
- D'accord, si vous y tenez. À une condition : l'inspecteur Guérard sera avec lui.
- Rien que ça ?

- Je vous avertis, il n'est pas d'humeur, ne poussez pas la blague trop loin.

\*\*\*

- Bonjour madame, Inspecteur Antoine Guérard.
- Annie Carrier, bonjour. Où est l'inspecteur Hudon ?
- Il arrive.
- Que puis-je pour vous en ce beau matin ? Le sergent Doyon m'a informé que vous étiez une présumée... meurtrière ?
- Ne faites pas cet air, c'est exact, monsieur. Je viens vous confesser plusieurs meurtres.
- Est-ce sérieux ?
- Et comment !
- Vous savez, vous avez le droit de consulter un avocat ou d'en exiger la présence avec nous, dans cette salle d'interrogatoire.
- J'en suis consciente mais je refuse tout de même.
- Vous savez donc que tout ce que vous direz sera enregistré et pourra être retenu contre vous en cas de poursuites judiciaires ?
- Oui, monsieur, procédons. Où est l'inspecteur Hudon ?
- Le voilà. Nous vous attendions, inspecteur.
- Désolé du retard. Madame, je vais me contenter d'écouter puisque vous teniez absolument à ma présence. Cette enquête ne relève plus de moi.
- Je suis celle que vous recherchez.

- Vous affirmez être à l'origine de ces quatre meurtres ?
- Oui. Comme la presse s'excite beaucoup à la pensée qu'un meurtrier en série fait rage dans les rues de la ville, j'ai pensé que ces rapaces trouveraient intéressant de savoir que leur dangereux criminel est une femme ! Ha !
- Vos allégations sont graves, madame Carrier. Vous pensez que c'est aussi simple ? Pourquoi avoir décidé, ce matin, de vous rendre et de tout avouer ?
- Il y a actuellement un cinquième homme qui a la corde au cou, et ce n'est pas un jeu de mot si vous comprenez ce que je veux dire ! Ha ! Il est si jeune... si naïf, il en fait pitié ! Je suis remplie de remords. Si jeune... si naïf ! Je l'ai bâillonné. Il attend, en ce moment. Avec une corde... Ouais, une corde ! Ha !
- Je vous mets au défi de me prouver votre culpabilité. Vous êtes petite, vous ne me semblez pas très forte. Vous n'avez pas la tête d'une fille capable de tuer, de sang-froid, des hommes qui ont deux fois votre taille.
- J'ai trente ans. Depuis cinq ans, à peu près, mon passe-temps préféré consiste à chater. Je navigue sur des sites de rencontre et... je rencontre. Au début, c'était un jeu, je voulais, j'imagine, me changer les idées, me distraire, connaître de nouvelles personnes. Je m'en tenais à des discussions banales avec n'importe qui. Puis, avec l'expérience, j'ai perdu un peu de vigilance et je me suis mise à vouloir aller plus loin avec certains

internautes plus intéressants. Mais vous savez, en tout cas, moi je le sais maintenant, sur le Web, les gens s'inventent de belles histoires et tentent d'y croire le plus longtemps possible. Arnaqueurs, bandits, voleurs, menteurs, hypocrites, voilà ! C'est ça que l'on retrouve sur le Web ! Qu'en pensez-vous, inspecteur Hudon ? Vous aimez les sites de rencontre ? Vous savez, j'ai rencontré beaucoup d'hommes mariés sur les sites de rencontre !

Ha ! Mais c'est vrai, vous êtes veuf maintenant... Ha! Ha !

- Ça suffit, adressez-vous à moi. L'inspecteur Hudon n'est plus responsable de cette enquête. Avez-vous rencontré beaucoup d'internautes ?
- Plus que j'aurais dû, si vous voulez mon avis. Toujours est-il qu'au début, ça m'amusait bien de répondre aux petites annonces et de me rendre dans des musées, des restos ou des bars pour rencontrer des inconnus. Vous savez, le genre de sortie à l'eau de rose, romantique à faire pleurer les adolescentes où l'Homme Idéal tente de trouver l'amour de sa vie avec un indice stupide du genre : « Porte une rose rouge à la poitrine », vous connaissez le topo, hein ?
- Hum, hum.
- C'était bien au début. J'ai quand même rencontré des personnes intéressantes, mais, plus souvent qu'autrement, c'étaient des cons, des éclopés, des obèses, des obsédés. Une fois, j'ai accepté de revoir un gars qui m'avait plu lors de notre première rencontre. Il m'a invitée à un pique-nique, dans un joli petit parc au nord de la ville. J'y suis allée. Bien naïve et,

je dirais même, remplie d'espoir ! Avoir avoir bien ri et bien mangé, il m'a attiré dans le petit boisé, où il y a une petite grotte à visiter. Il y avait des monstres dans cette caverne et, croyez-moi inspecteur, ils n'ont fait qu'une bouchée de moi.

- Avez-vous été vue par un médecin ?
- Non.
- Avez-vous porté plainte ?
- Vous l'auriez fait ?
- Nous n'avons aucune preuve que cet incident a eu lieu ou non ?
- J'ignorais même son vrai nom !
- Ça pourrait être une histoire inventée. Nous aurions pu ouvrir une enquête si vous aviez porté plainte.
- Je connais le taux de succès de la police! Ha, ha ! Regardez-vous piétiner, vous patauger pour me retrouver et vous voilà tellement ignorant de l'identité de l'assassin que vous doutez de mes aveux ! Vous êtes ridicule ! Vous croyez que je tiens là une bonne histoire, inspecteur Hudon ? Vous voulez plus de détails ?
- L'enquête a été retardée.
- Oui, je sais.... C'est malheureux, l'épouse de notre cher inspecteur Hudon qui n'arrive pas à tenir un volant et bang ! Elle se tue ! La petite se passe bien de sa maman ? J'ai lu les nouvelles, vous savez, je suis bien informée ! Peut-être est-ce vous, inspecteur Hudon, qui avez saboté les freins de l'auto

de votre femme !

- Ça suffit ! Hudon, allez donc nous chercher du café, je dois parler avec la suspecte, seule à seule.
- Alors, je suis maintenant une vraie suspecte ?
- Taisez-vous et écoutez-moi bien. L'inspecteur Hudon n'a pas besoin d'être ici, aujourd'hui, c'est vous qui l'avez demandé, alors vous faites encore une allusion à sa femme et je...
- Vous me laissez partir ? J'ai cru comprendre que je suis maintenant SUSPECTE !
- Il arrive avec le café. Laissez son histoire de côté et racontez-moi plutôt la vôtre, sinon...
- Sinon ? D'accord, d'accord. L'événement de la caverne s'est produit il y a deux ans, j'avais 28 ans. J'ai passé par plusieurs états dépressifs, j'ai pris tout un tas de pilules pour finalement tenter de me faire la peau. C'est d'ailleurs ce qui m'a sauvé la vie. J'ai suivi une thérapie à l'interne à l'hôpital des fous et, vous savez quoi ? Ils ont réussi !
- Réussi quoi ?
- Ils m'ont rendue folle !
- Vous plaidez l'aliénation mentale ?
- Vous croyez que je suis folle ?
- ...
- Le psychiatre là-bas m'a convaincue que je n'étais pas responsable de ce

viol et que je devais me reconstruire une nouvelle vie. C'est ce que j'ai fait : je refais ma vie en défaisant celle des autres. Que pensez-vous de mon motif, inspecteur Hudon ?

- Silence !
- Je n'ai pas fait allusion à sa femme...
- Votre motif est donc la vengeance ?
- Et ce n'est pas une vengeance aveugle, non, monsieur, c'est une vengeance soignée par une psychiatre de renom !

\*\*\*

- Comment procédez-vous pour choisir vos victimes ?
- Je *chat* sur les sites de clavardage à la recherche de ceux qui m'apparaissent comme les plus susceptibles d'adhérer à mon petit jeu.
- C'est à dire ?
- Les surnoms.
- ...
- Ils sont facilement repérables, ceux qui adulent leur virilité ! Car c'est comme ça qu'on attrape les hommes, vous devriez le savoir. Même s'ils font les hypocrites au début, la conversation tourne rapidement au sexe. Alors, je les invite à faire l'amour en ligne et, normalement, ça prendra quelques jours et, pervers tous autant qu'ils sont, ils font tout pour qu'on se rencontre.
- Vous les séduisez en discutant ?
- Tous des pervers, je vous dis, tous, autant qu'ils sont !

- Comment une femme aussi petite que vous peut-elle renverser des hommes aussi imposants ?
- Je les ai eus à l'usure. Facile ! Tiens. J'y ai pris un certain plaisir d'ailleurs. Je faisais en sorte que la première rencontre corresponde en tous points à leurs fantasmes. Ce qui est plutôt facile, ces idiots me les décrivaient lors de nos conversations ! Je les invitais à venir chez moi. Après deux, trois jours de bonheur, ils étaient tous prêts à laver le plancher tout nu si je leur demandais. Une fois leur confiance dans la poche, je jouais à la femme démotivée, qui finalement les trouve trop mous. Des pervers, je vous dis, ils ne pouvaient pas accepter ça, alors ils suppliaient comme des mauviettes de rester avec moi. Alors, je leur avouais un penchant vers la domination. Ha ! La face qu'ils me faisaient ! Que pensez-vous des pervers sur Internet, Inspecteur Hudon ? Vous croyez qu'ils méritent vraiment de mourir ? Vous savez, j'aurais pu inventer n'importe quoi, n'importe quoi ! Ils m'auraient suivie les yeux fermés.
- Et c'est ce qu'ils ont fait si on constate le résultat. Votre histoire est peut-être plausible, mais rien ne me prouve que vous êtes celle que je recherche. N'êtes-vous pas tout simplement malade.
- Malade, moi ? Peut-être, ah ! Très drôle, vraiment drôle, malade... comme ces pervers ! Je ne sais pas, vous en pensez quoi ?
- ...
- Vous voulez les détails ? Vous voulez des preuves ?

- Oui. C'est ça, des détails et des preuves.
- Pour réaliser mes fantasmes, je les amenais dans des endroits isolés. Ils se menaient eux-mêmes vers la mort ! Ha ! C'est excitant, non ? Je sortais alors une petite laisse achetée dans une animalerie. Je prenais soin de choisir la couleur.... rouge pour les petits bichons frisés... noir pour le gros doberman, ha ! C'est rigolo ! J'enfilais des gants de latex et, assise à califourchon sur leurs genoux tremblotants, je leur passais la laisse autour du cou. Comme des bons chiens dressés, ils ne bougeaient même pas ! C'est de voir leurs yeux quand ils comprennent que jamais je ne lâcherai la pression...
- ...
- Ensuite, le reste était plutôt facile, juste à les pousser dehors sur le bord du chemin. Vous avez certainement retrouvé les corps près de la route Du Cap, Rang 5, chemin du Nord et, il y a quelques semaines, rang des Bosquets. N'est-ce pas exact, inspecteur Hudon ?
- ...
- Ne faites pas cette tête ! Vous ne pouvez pas douter de ma culpabilité.
- Et le cinquième homme, où est-il ? Pourquoi ne pas l'avoir tué, lui aussi ?
- Il est si naïf, si jeune, il ne mérite pas de mourir, le pauvre.
- Qu'est-ce que vous attendez de nous ? Vous venez d'avouer assez de crimes et afficher assez de cruauté pour passer le reste de votre vie en prison.

- Mais je suis folle. Vous l'avez dit vous-même tout à l'heure. Je suis complètement détraquée, folle à lier !
- Alors, pourquoi venir m'avouer tous ces crimes et me dire qu'il reste un homme, quelque part, à sauver d'une mort certaine ?
- Je veux vous proposer un marché. Vous avez été trop long à me trouver. Vous auriez dû être un meilleur enquêteur et me découvrir bien avant !
- Quel est ce marché ?
- Vous ne comprenez pas que l'inspecteur Hudon est aussi responsable de cette hécatombe ? Son incompétence a permis ces meurtres ! J'aurais dû mourir bien avant aujourd'hui !
- Mourir ?
- Vous auriez dû me trouver et me tuer bien avant aujourd'hui !
- Vous tuer ? Mais vous délirez. Quel est votre marché ? S'il reste vraiment un homme à sauver.
- ... Vous me prenez au sérieux maintenant ?
- Puisque je vous demande quel est ce marché. J'écoute.
- Je vous l'ai dit. Je veux mourir. L'inspecteur Hudon n'a pas fait son travail, c'est lui qui a causé tous ces meurtres, c'est lui le véritable coupable ! Je n'ai pas à payer pour lui, je suis une victime ! Je ne peux pas continuer à vivre ainsi, je veux mourir et je veux que le vrai responsable pourrisse en prison !
- Mais on ne peut pas emprisonner un inspecteur parce qu'il n'a pas arrêté le

meurtrier ! Hudon, sortez avec moi, je dois vous parler.

\*\*\*

- Nous l'avons retrouvé.
- Qui ?
- Apollon.
- Comment ?
- Difficile de le manquer, votre voisine de pallier a téléphoné pour se plaindre de tapage dans votre appartement. Pour une personne qui a réussi à accomplir quatre meurtres sans jamais se mettre les pieds dans les plats, je trouve assez étonnant que vous ayez aussi mal caché votre dernière victime...
- ...
- Ai-je besoin de vous mentionner que tout ce que vous pourrez ajouter pourra être retenu contre vous...
- Vous pouvez dire ce que vous voulez, j'ai un alibi ! En plus, je suis folle, ha ! complètement détraquée ! Demandez à l'inspecteur Hudon, il le sait, lui, que je suis folle, folle à lier... Demandez-lui, vous verrez, il sait tout !
- Vous voulez un avocat ?
- Non. Je n'en veux pas. Je suis cinglée ! folle ! détraquée !

# *Nuit d'étoiles*

## **Suspense**

Si seul, si seul,  
Si seulement je savais t'aider  
Un baume, un pansement au moins  
Pour cette lune qui saignera dans tes mains

*L'étoile du Nord*, Richard Desjardins

Julianne n'aime pas beaucoup se retrouver seule sur cette route sinuuse. L'épaisse brume qui cache la route rend la conduite difficile. En regardant dans le rétroviseur, elle aperçoit son petit ange sur le siège arrière, endormi. Elle sourit, se détend. Pour demeurer alerte à cette heure tardive, elle monte le son de la musique, prenant bien soin de régler les haut-parleurs avant seulement. Elle ne veut pas déranger le sommeil de sa petite Aude, qui dort à poings fermés.

Voilà maintenant plus d'une heure qu'elle roule sur cette route peu fréquentée. Plus elle s'éloigne du fleuve, plus la brume s'estompe, s'agglutinant en nuées opaques à proximité des petits lacs du secteur tant convoités par les pêcheurs de la région.

Au sommet d'une immense côte, la brume s'évanouit complètement pour céder toute la place à la noirceur d'une nuit sans lune. Comme sortie d'un interminable tunnel, Julianne se détend un peu et se laisse distraire par la vue qui s'offre à elle. Derrière le voile blanc se cache une magnifique nuit d'étoiles. Enchantée, elle en oublie presque la route. Elle se penche sur le volant, regarde l'immensité qui s'ouvre devant elle.

Lorsque la route se met à descendre subitement, Julianne se rassoit rapidement au fond de son siège, le cœur battant, réalisant son imprudence. Pourtant, elle sait très bien que cette route offre plus de surprises qu'une boîte de céréales. Encore tremblante, alerte au moindre mouvement, elle aperçoit une petite lumière, très brillante, un peu plus bas. Certaine de voir un animal sortir de l'orée, elle ralentit, mais réalise très rapidement qu'elle a sous-estimé le dénivélé de la côte. De plus en plus énervée, la conductrice scrute avec attention la bordure de la forêt, prête à réagir. Elle ne remarque toutefois pas que la route tourne bientôt dans un angle serré. Rassurée par l'absence évidente d'animaux, elle a à peine le temps de tourner les yeux vers la route que la voiture se retrouve sur l'accotement.

D'un mouvement brusque, elle tourne sèchement le volant vers la gauche, appuyant de toutes ses forces sur la pédale de freinage. Les roues de droite s'enlisent aussitôt dans le gravier, ramolli par la pluie des derniers jours. La voiture amorce un tour complet avant de basculer dans le fossé. Le souffle coupé, Julianne ose jeter un bref coup d'œil dans son rétroviseur. Elle a juste le temps d'apercevoir le regard effrayé de sa fille avant de perdre conscience. La voiture déboule le ravin à la vitesse d'une roche lors d'un éboulis.

Les pleurs d'Aude réveillent la jeune mère. La petite, toujours solidement retenue par les sangles de son banc d'enfant, émet de courts gémissements

apeurés, entrecoupés de sanglots plaintifs. Julianne peine à ouvrir les yeux. Elle a l'impression d'être étendue dans une immense boule d'ouate. Seule sa tête élance cruellement au rythme des battements de son cœur. Les pleurs de sa fille lui viennent par vagues, submergés dans un torrent de bruits étranges. Les événements des dernières secondes lui reviennent comme un coup de masse en plein cœur. Elle ouvre les yeux et lance un long cri de terreur. Aude se met alors à geindre plus fort.

La mère tente bien que mal de trouver son calme. Paniquée, elle cherche à voir sa fille dans le rétroviseur. Le temps de s'habituer à l'obscurité, Julianne entame la chanson préférée de la petite d'une voix tremblotante, à peine plus solide qu'une toile d'araignée. Elle trouve enfin son bébé, bien installée au centre de la banquette, là où elle devait se trouver, ébranlée mais indemne. Soulagée de la trouver sans une égratignure, elle étire sa main vers elle dans l'espoir de lui caresser les jambes en signe de réconfort. Julianne ressent un violent élancement dans le dos et se recroqueville aussitôt, prise d'une douleur sans nom.

En observant la carrosserie, elle comprend rapidement que la voiture, en dévalant le fossé, s'est repliée sur elle-même, emprisonnant ses jambes sous le tableau de bord. Les ombres tordues et informes qui s'étirent dans tous les sens autour d'elle lui font réaliser dans quelle fâcheuse position elle se trouve. La panique gèle ses réflexes. Elle tente tant bien que mal de faire taire la petite voix

dans sa tête : je vais mourir, je vais mourir, je vais mourir.

Elle essaie de bouger l'une ou l'autre de ses jambes, sans succès. De ses doigts tremblants, la conductrice tâte son ventre, ses hanches et ses cuisses. Couverte de sang, elle n'arrive pas à trouver les plaies qui devraient pourtant la faire souffrir. Impuissante, elle sent toutefois la chaleur du sang s'écouler entre ses doigts. Aude, calmée par la chanson fredonnée par sa mère, gazouille et sourit. Julianne lui sourit et essaie de contenir la panique qui monte en elle. Cette route peu fréquentée n'offre pas beaucoup de chances qu'on la retrouve cette nuit, dans ce fossé, dans cette noirceur.

Découragée, elle appuie sa tête contre le dossier du siège. Dehors, les arbres offrent une fenêtre sur une magnifique toile noire où s'illumine une infime parcelle de l'univers. Elle se sait prise au piège, elle est seule et toute petite dans cette grande nature. Elle ne peut empêcher le torrent d'horreurs qui déferle dans son esprit. Julianne essaie tout de même d'évaluer quelles sont les issues qui s'offrent à elle, quelques secondes lui suffisent pour comprendre qu'elle n'a nul autre espoir que celui d'un sauvetage miraculeux.

Julianne prend la douce couverture rose ornée d'oursons bleus et jaunes tombée sur le siège du passager. En s'étirant autant qu'elle peut, elle recouvre son enfant afin de la protéger de la fraîcheur et des moustiques, qui voyagent par

larges nuées à cette période humide de l'été. Une fois bien emmitouflée, la petite se rendort, le sourire accroché aux lèvres comme si elle dormait dans son petit lit blanc, bien au chaud, à la maison.

Déjà les insectes ont flairé l'odeur du sang de la blessée et viennent en grand nombre se rassasier du festin. Les maringouins tournent autour de sa tête comme des avions de chasse et attaquent sans merci le derrière de ses oreilles et sa nuque. De plus gros insectes se heurtent sur son visage, se souciant bien peu de leur direction tant ils sont excités par les odeurs qui émanent de la blessée. Déjà éprouvée, elle se sent envahie d'un engourdissement général, tantôt étourdie, tantôt gelée. Après un certain temps, même les piqûres d'insecte et le harassant vrombissement de leurs ailes dans ses oreilles la laissent indifférente. Julianne regarde Aude dormir. La peau en feu et le cœur lourd, la jeune mère s'évanouit de nouveau.

C'est un air de cucaracha qui sort la conductrice de l'inconscience. Ankylosée, elle ouvre à demi les yeux. Un brouillard lui étouffe l'esprit, mais la petite litanie qui surgit de son esprit la rappelle à la fatalité de sa situation. Elle reconnaît la sonnerie de son téléphone cellulaire. Elle ouvre les yeux et, figée comme un animal pris au piège, prête l'oreille afin de repérer rapidement d'où provient le son. Elle ne souvient pas d'avoir été aussi heureuse d'entendre cette chanson ridicule, mais particulièrement appréciée de son mari au sens de l'humour

parfois douteux. À la seule pensée de l'homme qui partage sa vie, Julianne fait la promesse aux étoiles que jamais elle n'abandonnera sa fille et son mari.

Elle se convainc qu'elle sera sauvée par un passant, elle ne peut pas mourir. Julianne se rappelle combien elle a souffert de solitude depuis le tout début de sa grossesse. Son mari s'était absenté de plus en plus souvent, il disait jouer sa carrière et travailler à ses dossiers jour et nuit.

Lorsque la sonnerie reprend une deuxième fois, la conductrice se met à tout retourner autour d'elle. Son sac, éventré sur le siège arrière, s'est vidé de son contenu lors de l'accident. Des sacs, des friandises et des vêtements sont répandus partout dans l'habitacle, pêle-mêle. Et la sonnerie qui retentit d'elle ne sait où. Julianne fouille fébrilement à l'aveuglette, tâtonnant tout ce qui lui tombe sous les doigts. Ses mouvements nerveux lui font monter les larmes aux yeux. La douleur couplée à l'espoir de parler à quelqu'un lui noue l'estomac. Elle bredouille des petits bouts de prières dont elle se souvient vaguement.

Du bout des doigts, elle croit enfin reconnaît l'antenne de son téléphone portable, qui joue toujours une cucaracha joyeuse. Le souffle court, les yeux exorbités par la douleur, la jeune femme fournit, d'un coup brusque, mais décidé, l'effort nécessaire pour attraper le téléphone en laissant échapper une longue lamentation étouffée. Aussitôt le petit appareil en main, elle se met à hurler à

l'aide. Silence à l'autre bout de la ligne. Julianne secoue le téléphone en maudissant sa malchance. Elle entend des mots entrecoupés d'interférences, puis, plus rien.

La conductrice continue de tenter un appel au secours jusqu'à ce que la pile de son téléphone abandonne. Frustrée et désespérée, elle lance l'appareil dans la portière éclatée. Elle se rend à l'évidence, elle va mourir. Elle espère que leur sauveteur arrivera à temps pour Aude, elle espère qu'il sera en mesure de joindre son mari, elle espère que tout ça n'est qu'un mauvais rêve. Julianne prend un bout de papier et un crayon tombés de son sac à main sur le siège du passager et rédige quelques dernières volontés. Les joues mouillées, elle écrit à son mari, son amour, sa seule référence.

Le regard accroché aux étoiles qui apparaissent parfois grâce au mouvement des arbres, la conductrice attend et s'affaiblit. Attentive aux sons provenant de la route, elle ne peut s'empêcher d'entendre ceux de la forêt. Depuis qu'elle est au fond de ce ravin, pas une seule voiture n'est passée par là. Alors qu'elle sent l'étourdissement reprendre, un « crac » sec la fait sursauter. Un bref coup d'œil au rétroviseur la rassure, Aude dort toujours. Elle sent gonfler ses veines d'angoisse. Les nerfs à fleur de peau, elle épie la pénombre. Un second « crac », plus près d'elle, l'alerte telle une lionne en chasse. D'un geste vif malgré la mollesse de son corps, elle cherche désespérément un objet qui pourrait lui servir d'arme.

Un animal l'a flairée. Elle entend les bruissements des feuilles secouées par intervalles réguliers comme si la bête l'observait avant d'attaquer. Julianne, ne trouvant rien pour se défendre, entend l'animal avancer de plus en plus rapidement. Retenant son souffle, elle renonce à se trouver une protection, certaine de voir arriver un ours, ou pire, des loups, devant sa portière éclatée. L'animal passe sous la voiture avec une telle rapidité que Julianne n'arrive pas à l'identifier. Sans le voir, elle sent l'animal tapi près de la voiture accidentée, se confondant avec l'obscurité environnante et observant sa proie. Soulagée de ne pas avoir affaire à un ours, elle redouble d'ardeur pour trouver une arme, prête à se battre contre cette bête agile et rapide, mais petite.

À l'affût du moindre mouvement, Julianne trouve un crayon et un briquet. Elle n'imagine pas avoir raison d'un animal avec de tels objets. Malgré l'épuisement, la jeune femme refuse de se rendre aussi facilement. Un regard pour Aude, endormie dans sa douce couverture, suffit à puiser au plus profond de son être un courage que seule une mère peut avoir pour sauver son enfant.

Prête à tout, elle scrute les alentours. La peur aiguise ses sens : elle voit tout, elle sent tout, elle entend tout. Elle ne craint plus d'être attaquée, elle se considère maintenant à égalité avec son adversaire. Julianne attend l'offensive.

Tout près, les bruissements de feuilles lui indique que la bête approche, rapidement. Les cheveux sur sa nuque se dressent provoquant un frisson de terreur. C'est à ce moment qu'une grande belette, crachant comme un chat apeuré, saute sur le capot de la voiture. Julianne, surprise, n'arrive pas à identifier l'animal qui l'attaque, mais comprend rapidement qu'il est agressif et très attiré par le parfum du sang. D'un pas vif, la bête monte sur le toit renfoncé pour se rendre à l'arrière de la voiture et étire son museau curieux par la lunette arrière. La conductrice, prise au piège derrière son volant, rage de voir l'animal flâner les cheveux de son petit ange. Sans réfléchir, la mère lui lance son briquet et le crayon, qui manquent totalement la cible en rebondissant sur la banquette arrière.

La belette entre alors dans la voiture en reniflant, se rapproche dangereusement de l'enfant endormie. Poussant de toutes ses forces, Julianne tente de bouger ses jambes et de se relever. Elle appuie alors sur le klaxon, qui fonctionne toujours malgré l'accident. Le puissant son retentit dans la forêt comme un coup de fusil. La bête détale aussi prestement qu'elle a attaqué. Aude, réveillée en sursaut, se met à crier. Mais la mère ne l'entend pas, ses oreilles s'emplissent de sang, créant une cacophonie de pulsations irrégulières provoquée par son cœur fatigué. La jeune femme prend lentement conscience de son état lamentable. Ses plaies ont recommencé à saigner, ses doigts et ses bras bleuis sont engourdis. Elle n'arrive plus à distinguer si le brouillard est dans la forêt ou dans sa tête, alors, elle ferme les yeux.

\*\*\*

- Il y a une voiture là-bas ! crie un homme.
- Appelle du secours, je descends voir, répond un autre.

Julianne entend par vague les craquements des branches et des roulements de pierres.

- Madame ? Vous allez bien ?

Julianne tente de sourire en voyant une ombre se pencher au-dessus d'elle. Les lèvres sèches, elle fixe son sauveur, désespérée.

- Détachez ma fille.

L'homme s'exécute aussitôt. Aude, réveillée par les mains de l'étranger, se met à hurler. Sans perdre une minute, il remet la petite fille à sa mère. Julianne respire alors l'odeur fruitée de son enfant, chaude et douce, blottie contre elle.

- J'ai juré aux étoiles que je ne t'abandonnerai jamais. C'est une promesse.

Exsangue, Julianne laisse échapper un soupir. Ses bras relâchent aussitôt la petite, qui dans un réflexe ultime tente de se recroqueviller sur sa mère. L'homme

attrape Aude et essaie tant bien que mal de lui offrir un peu de chaleur. Sur les cuisses de la mère, il aperçoit une feuille froissée. Il la prend et remonte la colline pour rejoindre son ami.

- Elle est morte, la dame, c'est affreux. Regarde, elle a laissé un mot.
- Tu peux le lire ?
- C'est un testament, je crois. Il y a le nom de son mari, Hudon, un inspecteur à la brigade criminelle, ça te dit quelque chose ?

# *Gaston*

**Nouvelle fantastique**

I put a spell on you  
And now, you're mine

*Spell on you, Bet.e & Stef*

Gaston adore la marche. Isolé grâce à son Ipod, il se promène le nez en l'air en épiant la nature et ses beautés. À la retraite depuis trop longtemps déjà, sa seule obligation quotidienne consiste à se rendre au chevet de sa mère malade. Contrairement à ses frères et sœurs, il n'a pas d'épouse, pas d'enfants, pas de petits-enfants avec qui passer du bon temps.

Reconnu comme un grand solitaire, Gaston ne compte que quelques rares connaissances, sur qui il peut parfois compter pour une petite partie de poker, mais rien de plus. Le vieux garçon tient à maintenir sa routine comme une horloge règle l'heure et les cartes ne reviennent qu'une fois par semaine, le jeudi, à son agenda. Il apprécie beaucoup la présence de ses compagnons, mais il ne les aime pas, comme il n'a jamais vraiment aimé personne. Ce n'est pas que son cœur soit dur, au contraire, c'est que Gaston ne tolère personne bien longtemps, à l'exception de sa mère, cette vieille femme à l'air rabougri, à qui il voue une inépuisable admiration.

La vie en retrait des autres lui sied à merveille, lui qui affectionne par-dessus tout la tranquillité. Sa coquette demeure reflète en tout point cette dévotion pour le calme. Les murs peints dans les tons d'orange tendre et d'ocre s'harmonisent avec

le mobilier en bois datant du début des années 1900. Autrefois attiré par les extravagances victoriennes, Gaston préfère aujourd’hui une décoration plus modeste à saveur locale. Rien n'est jamais déplacé et les rideaux, toujours ouverts. Les toiles qu'il peint sont les seules décos qui ornent les murs et les innombrables plantes qui tombent du plafond ou qui encombrent sans grand ordre les tables et les buffets rappellent les plus beaux jardins d'été. Le vieux plancher en érable craque au rythme lent des pas du vieil homme comme la charpente gémit au gré des vents salins qui proviennent du fleuve.

Chaque jour, après s'être rendu au chevet de sa mère, il sort pour sa promenade. Parfois, il erre autour des écoles pour s'égayer du rire des enfants et, d'autres fois, il préfère la campagne où il peut se remplir la tête des chants des oiseaux qui se courtisent. Plus rarement, il visite les quartiers chics pour rêver d'une vie qu'il n'a pas vécue. Mais, invariablement, le soir venu, il profite de l'obscurité enfin arrivée pour faire vibrer les cordes de son violon italien. Dans la pénombre de son atelier, il joue des airs de czardas ou d'arioso en regardant les bouées vertes et rouges danser sur l'eau. Par nuit claire, il peut même voir l'autre rive où il aperçoit la vie nocturne battre son plein comme s'il regardait un film muet. Pour lui, le temps s'arrête à ce moment-là. Et lorsque ses vieux doigts se raidissent, la vie reprend ses droits et, à contrecœur, il desserre son archet et va au lit.

Ce soir-là, toutefois, tout fut différent. Alors que Gaston entamait la mélancolique danse slave de Dvorak, un épais brouillard avalait complètement le fleuve. Même s'il était désolé de ne pouvoir se régaler de la beauté des flots qui s'agitent au gré de ses notes, Gaston jouait magnifiquement. Les accords s'élèverent d'autant plus que l'air était épais. Lorsque le vieux musicien étira ses doigts pour atteindre le do harmonique qui termine la courte pièce, il fut surpris par une douleur abdominale insupportable et s'affala sur le sol. La crampe intense disparut aussi rapidement qu'elle était venue et le vieil homme constata avec tristesse qu'il avait cassé son archet préféré en tombant. Le cœur serré, il ramassa son instrument et alla s'étendre sur le petit sofa de cuir brun rouge du salon.

Les heures passèrent et Gaston, toujours étendu, s'inquiétait de la fulgurante douleur qui l'avait transpercé plus tôt. Vers minuit, il s'assoupit enfin, mais d'horribles cauchemars le réveillèrent fréquemment. Aussitôt que le sommeil l'engourdissait, son corps se resserrait comme s'il était prisonnier d'un coffre trop petit, sa peau picotait et son cœur s'emballait. Une douleur irradiant de son abdomen et ses poumons se compressaient, son visage exprimant une peur inexplicable. Dans ses rêves, des ours affamés et des loups menaçants s'avançaient vers lui, une lueur morbide illuminant leurs yeux brillants. D'autres fois, il entendait des chants funèbres et des pleurs entrecoupés de supplications.

Ces visions terribles agitèrent Gaston jusqu'aux petites heures du matin. Lorsque l'aube se pointa à l'horizon, le vieil homme décida de mettre fin à cette nuit de sinistres cauchemars et se prépara un petit déjeuner. Invité par un resplendissant soleil levant, il sortit, café à la main, s'asseoir sur la terrasse. Doucement, ses épaules tombèrent, mollement. Ainsi calme, il observa les couleurs matinales inonder l'eau grisâtre.

L'homme, fourbu par la nuit mouvementée, tanguait. Sa tête, comme une bouée sur une mer houleuse, se balançait de tous les côtés. Sur son visage déjà fané se lisait quelques bribes de cette douleur toute particulière qui l'avait terrassé. Ses mains, recroquevillées par l'arthrite et la mauvaise nuit, ne pouvaient plus lui être d'aucune aide. Malgré tout, l'air d'un automate, à l'heure qu'il le fallait, il s'habilla et se rendit, comme à l'habitude, au chevet de sa mère malade.

\*\*\*

Une fois sur le pas de la porte de la chambre 312, le visage de Gaston paru surpris de voir une très jeune femme alitée, au côté de sa mère. La belle malade dévorait une rôtie comme si c'était la dernière de sa vie et se montra fort intimidée par son arrivée. Ignorant les jérémiaades de sa mère concernant ses frères et sœurs, le vieux fils arbora un grand sourire en guise de bienvenue à la jolie dame en lui souhaitant un chaleureux « bon matin mademoiselle ». La bouche pleine,

elle tenta un sourire en guise de réponse.

- Salut maman.
- Mon gars, té en r'tard.
- J'ai eu de la difficulté à trouver un stationnement, je suis désolé, maman.

Comme à son habitude, il s'occupa avec délicatesse de sa mère, mais, ce jour-là, il ne fit rien pour entretenir la conversation, évitant facilement les mots qu'elle s'amusait à lui lancer en promenant son regard distrait tout autour.

\*\*\*

De retour chez lui, Gaston prit son violon, chassant ainsi le silence et les idées noires qu'il peut receler. Son archet de rechange en main, il entama avec émotion la *Berceuse* de Fauré. À peine eut-il joué quelques mesures qu'une larme coula sur sa joue. Une voix douce, de femme, s'éleva alors comme une brise autour de lui, entonnant l'aria en harmonie parfaite avec son instrument. Le vieux musicien, victime d'hallucinations, secoua sa tête comme pour en chasser le doux son. Le geste fut inutile, la voix persista et prit même de l'assurance. Les pieds cloués au sol, Gaston continua à jouer, avec beaucoup d'intensité. La voix prit encore de la fermeté et le violoniste se figea, alors que la voix de femme se rapprochait de lui.

Il arrêta net, frigorifié, et resta immobile de longues secondes. Le temps de retrouver son souffle, il pivota d'un coup pour se retrouver face au divan. Il n'y avait personne.

Ses sourcils dessinaient un V dans les plis de son front et des gouttes de sueur tentaient de s'en échapper. Glissant le long de son nez, empruntant les fossettes de ses joues flasques, elles tombaient au sol au rythme des pas de Gaston lorsqu'il fit le tour de sa demeure. Il n'y trouva rien du tout. Il reprit alors son violon et lança au hasard quelques airs qu'il avait en tête en revisitant toutes les pièces de la maison. De retour au salon, la voix retentit de nouveau. Cette fois-là, elle sembla triste et souffrante. Le vieil homme enchaîna avec un air joyeux de Brahms, afin, peut-être, de découvrir l'origine de cette voix douce comme le vent du sud.

- Qui êtes-vous ? soupira presque le musicien sans s'interrompre.
- ...
- Où êtes-vous ? souffla-t-il plus fort.
- Je ne croyais pas que vous pouviez m'entendre, répondit une voix triste.
- Êtes-vous un esprit ? demanda timidement Gaston en laissant s'attarder son archet sur un si bémol.
- N'arrêtez pas, c'est si beau, dit-elle en sanglotant, j'ai tant de peine.

- Venez près de moi.
- Je suis juste derrière vous.
- Je ne vous vois pas.
- Et je n'arrive pas à vous toucher. Allez, jouez pour moi, supplia-t-elle, j'ai tant de peine.

Sans ajouter un mot, le violoniste porta l'instrument à son cou et joua du mieux que ses doigts âgés lui permirent. Lorsqu'il s'arrêta enfin, la femme ne parla plus.

\*\*\*

Immobile depuis des heures, le vieil homme attendait dans son lit démodé. Le dos avalé par une cascade d'oreillers, les bras croisés derrière la tête, il avait presque l'air de dormir paisiblement sous sa couette couleur marine. Seuls ses yeux trop grands ouverts trahissaient son inquiétude.

- Me voilà bien en manque d'amis pour imaginer ainsi des fantômes chez moi ! dit-il à voix haute, d'une voix rassurée.
- Mais je suis bien là, répondit la voix.

Gaston sursauta, faisant tomber deux oreillers au sol. Le rouge lui monta aux

joues et un bref frisson le secoua brutalement, envoyant un troisième oreiller sur la moquette fleurie rouge. Sa respiration, rapide et sifflante, se répercutait sur les murs lattés de la chambre presque vide.

- Je ne vous veux aucun mal. J'essaie d'aller ailleurs qu'ici, mais j'en suis incapable. Je me sens liée à vous, reprit la voix, rassurante.
- Qui êtes-vous ?
- Julianne, du moins, ce qu'il reste de moi.
- Vous me faites très peur, Julianne.
- Je ne vous veux aucun mal. J'ai été victime d'un accident de la route. Mais je ne veux pas partir, ce n'était pas mon heure.
- Pourquoi ?
- Ma fille, j'ai promis aux étoiles que je n'abonnerai jamais ma fille, mon bébé.
- Mais... vous êtes... morte !
- Je ne voulais pas être ici, mais avec elle. Je suis coincée ici, j'ignore pourquoi !
- Et moi donc.

Ainsi, ils discutèrent. Julianne raconta ce dont elle se souvenait de l'accident. Gaston pu ainsi comprendre que la douleur atroce et les cauchemars de la nuit dernière avaient été simultanés aux souffrances de l'automobiliste. Un lien unique et pourtant inexplicable, qui faisait froid dans le dos. Ils n'arrivaient pas à

comprendre l'origine d'une telle chose. Ils se questionnèrent d'autant plus à savoir pourquoi cette âme n'avait trouvé d'autre chemin que celui de la maison de Gaston. Peut-être était-ce la brume, le violon, le fleuve ? Chacune des suppositions était plausible et impossible à la fois. Bien longtemps après que Julianne eut cessé de parler, brisé de fatigue, le vieil homme finit par tomber dans un sommeil profond.

\*\*\*

Gaston prit plusieurs minutes à sortir du lit. Le temps couvert alourdissait moins ses jambes et son dos que son humeur maussade. Toujours un peu somnolant, il se rendit à la salle de bain pour s'asperger le visage d'une bonne eau fraîche. L'éclat de son reflet, quoique fatigué, était remarquable. Il avait l'air reposé. Les cernes bruns qui traînaient sous ses yeux depuis plusieurs années étaient beaucoup moins marqués. Même son teint, tout à coup moins jaune, reflétait les bienfaits d'un bon repos. Les pieds traînants, il se coula un espresso bien tassé, alla s'asseoir à la terrasse et regarda venir l'orage. La première gorgée le fit grimacer.

L'homme retourna à l'intérieur pour ajouter un soupçon de lait. Il regarda longtemps le nuage blanchâtre se mélanger au liquide puis prit une seconde gorgée. Un sourire illumina son visage, l'homme qui adorait depuis toujours son

café noir paru néanmoins ravi.

– C'est encore meilleur avec de la crème.

Le vieil homme sursauta, surpris par le fantôme. Sa voix était plus profonde que la vieille. Sans perdre une seconde, Julianne raconta sa vie passée et les espoirs qu'elle avait rêvés pour l'avenir. À l'heure de se rendre à l'hôpital, Gaston rejoignit sa sœur et, prétextant un rhume assommant, lui demanda de prendre la relève auprès de leur mère quelques jours, le temps de se refaire une meilleure santé.

Julianne n'arrêta pas de parler de toute la matinée. Peu habitué à avoir de la compagnie aussi longtemps, Gaston sembla rapidement las de l'entendre bavarder. Il n'en demeura pas moins sagement assis à écouter les histoires de l'esprit loquace. Contrairement à ses habitudes, le vieux garçon prit son dîner en robe de chambre, les cheveux en broussaille et les pantoufles aux pieds.

Pour interrompre les paroles incessantes de son étrange invitée, Gaston se sauva sous la douche. Il se lava rapidement. En ajustant le miroir pour se raser, il constata que son habituelle barbe naissante du matin était complètement absente. Il scruta son visage avec une plus grande attention. Une repousse noire naissait à la racine de ses cheveux gris, maintenant nettement plus longs et plus drus qu'à l'ordinaire. Ses poils, normalement forts, eux aussi étaient beaucoup moins

évidents. Gaston arrêta l'eau, se sécha partiellement et s'habilla prestement.

Les orages passés, Gaston s'offrit un moment de tranquille solitude et s'éclipsa pour prendre, seul, sa marche quotidienne. Contrairement à son habitude, il n'emporta pas son Ipod. Il se promena sur la plage, passant régulièrement ses mains dans ses cheveux et tâtant son visage, comme s'il était à la recherche de quelques indices. Sa promenade fut beaucoup plus longue que d'ordinaire et, sur le chemin du retour, d'une impulsion toute puérile, il se déchaussa et marcha dans l'eau fraîche jusque chez lui.

À son arrivée, l'horloge sonnait 18 heures. Sa marche avait duré des heures et ni la fatigue, ni les douleurs arthritiques ne l'accablaient. Toujours aussi vigoureux qu'un matin de beau temps, il se prépara un souper monstre qu'il engouffra avec le plaisir évident d'un condamné libéré. Au moment du dessert, Gaston eut de la difficulté à saisir sa cuillère tant ses ongles étaient longs. Le musicien demeura toutefois impassible, comme si l'inquiétude ne le rongeait qu'à moitié. Il tenta alors d'appeler Julianne. Le son de sa voix le figea sur place. Modulant comme un adolescent en pleine mue, sa voix s'était éclaircie. Il se racla la gorge et tenta un autre appel. Ce qu'il en sortit fut encore pire que la première fois.

Lorsque Julianne répondit, d'une voix forte et basse comme celle d'un homme, Gaston se leva d'un bond et courut à la cuisine pour se regarder dans un

miroir. Ses cheveux gris étaient désormais noirs et tombaient presque sur sa nuque. Sa peau, plus pâle, n'arborait presque plus de rides et ses yeux, aussi noirs que ses cheveux.

- Je veux être avec ma fille, chuchota l'esprit à son oreille.
- Mais que faites-vous ? Supplia l'homme, les mains tapotant avec dégoût son visage en pleine mutation.
- Je vais prendre votre place et vous allez prendre la mienne. Votre vie s'achève et la mienne commence à peine. Je dois être là pour mon enfant.

Pendant que Julianne montait dans le camion de son hôte pour retrouver son bébé, Gaston disparut complètement comme si un banc de brume l'avait avalé.

# *Le procès*

**Théâtre absurde**

Et les éléphants tombent  
Tout autour comme des bombes  
Et moi je reste assis par terre  
Au milieu du zoo

*Trois enfants*, Pierre Lapointe

***Personnages :***

*Honorabile Juge Ment, juge*

*Procureur Reresse, procureur de la couronne*

*Maître Verreux, avocat de la défense*

*Martin, témoin*

*Caroline Gilbert, témoin*

*Inspecteur Hudon, enquêteur*

*Julianne, témoin*

*Joséphine Grandiloquante, médium*

*Gaston, témoin*

*Annie Carrier, accusée*

*À la cour, dans une salle d'audience. Le juge entre et va s'asseoir à un large bureau surélevé. De dos, l'auditoire et les avocats. Sur le côté, les membres du jury.*

Voix hors champ : Levez-vous pour accueillir le très honorable Juge Ment.

*Tout le monde se lève.*

Le Juge Ment : Merci, merci, assoyez-vous, je sais, je sais.

*Tout le monde s'assoit.*

Le Juge Ment : Mais que faites-vous tous assis, levez-vous ! Un peu de respect pour la magistrature !

*Tout le monde se lève.*

Le Juge Ment : N'en faites pas autant, je ne suis qu'un juge !

*Tout le monde s'assoit.*

Le Juge Ment : Quelle bande d'irrespectueux ! Et dire que je suis juge !

*Tout le monde se lève. Un cri déchirant se fait entendre, alors qu'on amène Annie Carrier s'installer au banc des accusés.*

Le Juge Ment : C'est une attaque nipponne, couchez-vous !

*Tout le monde se couche à plat ventre.*

Juge Ment : Mais ce n'est pas l'heure de dormir, paresseux, debout !

*Tout le monde se lève.*

Juge Ment : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto sicut erat in principio et nunc et semper in saecula saeculorum. Amen.*

*Tout le monde se met à genoux en se signant. Martin se lève en bondissant et se jette par la fenêtre qui explose dans un grand fracas.*

Juge Ment : Qui a brisé les carreaux ?

Procureur Reresse (*en identifiant du doigt les personnes nommées*): La victime.

Amant de l'accusée et époux de Caroline Gilbert, ci-contre.

Maître Verreux : Il se sentait coupable.

Procureur Reresse : Pourquoi ?

Maître Verreux : C'est un raté. Même à tenter d'empoisonner sa femme ci-contre, il

a échoué.

Procureur Reresse : Pourquoi ?

Maître Verreux : Parce qu'elle est toujours vivante.

Voix hors champ : Bonjour mesdames et messieurs et bienvenue. Le procès d'Annie Carrier pour meurtre au premier degré débutera dans quelques minutes. Nous vous prions d'identifier les sorties de secours. Par respect pour la magistrature et l'audience, veuillez fermer vos téléphones cellulaires. Nous vous rappelons qu'il est interdit de fumer dans la salle d'audience et que l'usage de caméra vidéo ou d'appareil photo est totalement défendu. Tout le personnel du palais de justice vous souhaite un excellent procès.

*Le juge se rassoit et donne des coups de maillet comme au début d'une pièce de théâtre. La procureur Reresse se lève, va et vient lentement, devant le juge.*

Procureur Reresse : J'appelle un premier témoin à la barre, Martin R... ?

*Personne ne bouge pendant quelques secondes. La procureur Reresse se tourne vers la chaise laissée vide par celui qui s'est jeté par la fenêtre. Du regard, elle passe de la chaise à la fenêtre en haussant les épaules.*

Procureur Reresse : Il souffrait du syndrome d'Helsinki.

Maître Verreux : C'est un joueur de hockey ?

Procureur Reresse : Oui, originaire de Stockholm.

*Les deux avocats se regardent et secouent, désolés, la tête en signe de respect pour le malheureux.*

Juge Ment : Procureur Reresse, vous avez d'autres témoins vivants ?

Maître Verreux : Objection ! Vous insultez ma cliente !

Procureur Reresse : J'appelle Caroline Gilbert.

Juge Ment : Vous voulez mon cellulaire ?

*Caroline se lève et va s'asseoir sur les genoux du Juge Ment.*

Procureur Reresse : N'êtes-vous pas la femme de la seule victime vivante, morte désormais, je me trompe?

Caroline : Heu...

Procureur Reresse : C'est pour cette raison que notre victime s'est assotée de son sémillant bourreau ?

Caroline : Bien...

Procureur Reresse : Votre incompétence maritale ne serait-elle pas à l'origine de tous ces drames ou au contraire le croyez-vous ?

Caroline : C'est que...

Procureur Reresse : C'est incroyable que votre mari n'ait jamais réussi à vous empoisonner jusqu'à ce que mort s'en suive ! Il devait être aussi stupide que vous !

Caroline : Bien, je ne sais...

Procureur Reresse : Bon, passons aux choses sérieuses. Qui a écrit la musique de Koks i Kulissen ?

Caroline : Dolly Parton.

Procureur Reresse : Quelle est le nom de la ville surnommée la ville aux 333 saints ?

Caroline : Tombouctou.

Procureur Reresse : Merci, c'est tout ce que nous avions besoin de savoir. Maître Verreux, le premier témoin est à vous.

Maître Verreux : Non merci, procureur Reresse, je n'ai pas faim.

Procureur Reresse (*en pointant Caroline du doigt*) : Voilà, la preuve est faite ! Madame Gilbert, vous pouvez disposer.

*Caroline, la mine déconfite, se lève en bondissant et se jette par une autre fenêtre qui explose dans un grand fracas.*

Procureur Reresse : Puisqu'il en est ainsi, j'appelle l'inspecteur Hudon à la barre.

*L'inspecteur Hudon se lève et va s'asseoir sur le banc des témoins.*

Inspecteur Hudon (*En mettant une main sur sa tête et l'autre sur son ventre, en les faisant tourner chacune en sens inverse*) : Je jure de dire la vérité, toute la vérité,

rien que la vérité sauf peut-être lorsque vous allez me questionner à propos de mon épouse.

Maître Verreux : Que vient faire votre épouse dans notre histoire ?

Procureur Reresse : Objection ! Ce n'est pas à votre tour de parler. Inspecteur Hudon, que vient faire votre épouse dans notre histoire ?

Inspecteur Hudon : Aucune idée, elle n'est pas devenue un homme depuis son accident de la route. Il serait peut-être plus juste de dire que son âme a volé le corps d'un homme pour survivre. Il serait même déplacé d'exprimer son étrangeté depuis qu'elle doit être morte...

*Un homme voûté et grisonnant se lève et se dirige vers l'inspecteur Hudon. Il lui prend la main et secoue la tête.*

Julianne dans le corps de Gaston (doucement, d'une voix très grave): J'ai volé le corps de Gaston pour être avec toi et notre enfant ! Ne comprends-tu pas mon geste ?

Inspecteur Hudon (*en baissant les yeux, manifestement mal à l'aise*): Bien, tu sais... ça jase au bureau depuis que je vis avec un violoniste retraité.

*Le juge Ment donne quelques coups de maillet.*

Juge Ment (*en se raclant la gorge*) : Monsieur (madame) votre épouse a-t-il(elle) été assassiné(e) par l'accusée ici présente ?

Inspecteur Hudon : Non, elle a eu un accident de voiture sur une route sinuueuse de Charlevoix.

Juge Ment (*en pointant Julianne avec son maillet*): Bien. Jetez cet(te) homme (femme) au cachot, ce voleur de corps sera jugé à l'aube pour son crime et sera pendu au gibet de la ville ! (*Après avoir donné trois coups de maillet, il ajoute à voix basse, pour lui-même*) J'ai toujours rêvé de dire ça.

*Deux gardiens se lèvent et s'approchent de Julianne dans le corps de Gaston qui se lève en bondissant et se jette par une autre fenêtre qui explose dans un grand fracas.*

*Une femme du jury se lève timidement. Elle sollicite un droit de parole en levant le bras droit et se raclant la gorge.*

Juge Ment : Qui êtes-vous, madame ?

Joséphine Grandiloquace : Personne, mais je communique avec les morts. Ce Gaston me laisse des messages sans arrêt.

Juge Ment : Vous pouvez le rejoindre ?

Joséphine Grandiloquace (*en fouillant dans ses papiers*) : J'ai ça quelque part... Voilà ! 761-985-8464, poste 4875.

*La femme se ferme les yeux, elle agite les mains et son corps est secoué par quelques soubresauts.*

Joséphine Grandiloquace (*d'une voix nasillarde*) : Il n'y a plus de service au numéro que vous avez composé. Veuillez s'il vous plaît raccrocher et composer de nouveau.

Procureur Reresse : Ajoutez le 1 avant, ça doit être un interurbain.

*La femme referme les yeux, son corps se met à bouger dans tous les sens.*

Joséphine Grandiloquace : C'est un esprit capricant !

Maître Verreux : En quoi cela nous aide de savoir qu'il est né au mois de décembre ?

Procureur Reresse : Il en revient à dire que nous arriverons tous à Noël le même jour.

Joséphine Grandiloquace (*les yeux renversés, elle prend une voix ténébreuse*) : Je voulais simplement vous dire de ne pas vous en faire pour moi. Ce n'est pas si mal ici. Je suis sans équivoque celui qui s'en sort le mieux dans cette histoire.

*Une très vieille dame, dont le ventre est immense, se lève, le bras en l'air.*

Vieille dame (*en criant*) : Gaston, mon fils, viens-t'en icitte, tu suite ! Tes frères pis tes sœurs, y viennent jamais m'voir ! Gaston ! Gaston ? T'auras pas ta part d'héritage, mon grand dadais, si tu penses que j'savais pas que tes gentillesses pis tes entourloupes, c'tait pour mon argent ! J'va pouvoir mourir en paix pis toute donner ma fortune à c'te maison de refuge des animaux morts ! Eux-autres au moins y viennent m'voir à 'pital !

Joséphine Grandiloquace (*en reprenant ses esprits et sa voix*) : Il s'est envolé en tapinois !

Vieille dame : Quissé qui s'est envolé en tapis ?

Procureur Reresse : Bon. Maintenant que cette impasse est réglée. Inspecteur Hudon, vous êtes celui qui a réussi à arrêter notre meurtrière...

Maître Verreux : Objection ! Elle a certes tué, ça ne veut pas dire qu'elle soit une meurtrière pour autant.

Procureur Resesse : Elle est certainement très malade.

Juge Ment : Alors, que fait-elle ici ? Amenez-la à l'hôpital !

Maître Verreux : Objection ! Je n'autorise pas vos diffamations !

Juge Ment : Acceptée.

Maître Verreux : Je disais donc, elle est certainement très malade. D'ailleurs, il est prouvé que l'aliénation mentale est une défense efficace lorsqu'on est assez fou pour en être malade.

Juge Ment : Alors, que fait-elle ici ? Amenez-la à l'hôpital !

Procureur Reresse : Objection ! Nous parlons ici d'une meurtrière !

Juge Ment : Acceptée. Faites venir les médecins ici. En espérant que ça ne soit pas épidémique.

Procureur Reresse (*impatient*) : Puis-je interroger le témoin ?

Juge Ment (*avec un air exaspéré, faisant signe de la main d'aller vite*) : Faites, faites, nous sommes ici pour ça, je suppose.

Procureur Reresse : Inspecteur Hudon, c'est vous qui avez arrêté Madame Carrier. Avez-vous des preuves ?

Inspecteur Hudon : Elle est ici, c'est la preuve que je l'ai arrêtée.

Procureur Reresse (*songeuse, comme si elle était dépitée par la réponse*): On ne peut vous contredire en effet... Maître Verreux, je vous laisse le témoin.

Maître Verreux (*énergique*): Menteur ! Vous êtes le trompeur trompé ! Vous êtes le meurtrier meurtri ! Vous êtes l'avaleur avalé ! Vous êtes le fripon fripé !

Inspecteur Hudon (*l'interrompant, en criant, paniqué*) : Oui, je l'avoue, j'ai

assassiné tous les hommes qui ont osé s'approcher de ma maîtresse ! (Se tournant vers le banc des accusés) Annie, pardonne-moi !

*L'audience émet un grand ah ! collectif.*

*L'inspecteur Hudon se lève en bondissant et se jette par une autre fenêtre qui explose dans un grand fracas.*

Juge Ment : Donc, Madame Carrier, si je comprends quelque chose à ce qui se passe, en vous rendant à la police, vous avez sauvé Martin, notre seule victime vivante, morte désormais, d'une mort certaine ?

Annie Carrier (*les sourcils froncés en signe d'incompréhension répond lentement, avec hésitation*) : ... Si vous le dites.

*Annie Carrier, pieds et poings liés par des menottes, se lève en bondissant et se jette, en clopinant, par une autre fenêtre qui explose dans un grand fracas.*

Juge Ment : Voilà, tout est bien qui finit bien ! J'adore les dénouements heureux !

## BIBLIOGRAPHIE

- AMOSSY, Ruth et HERSCHEBERG PIERROT, Anne, *Stéréotypes et clichés - langue, discours, société*, Paris, Armand Colin, 2007
- AMOSSY Ruth et ROSEN, Ellen, *Les discours du cliché*, Paris, CDU-SEDES, 1982
- ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982
- ANSCOMBRE, Jean-Claude et DUCROT, Oswald, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1983
- AQUIN, Michèle et MOLINIER, Georges, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Librairie générale française, 1999
- ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Librairie générale française, 1991
- BETTINOTTI, Julia, *La corrida de l'amour : le roman Harlequin*, Montréal, XYZ, 1990
- DECLERCQ, Gilles, *L'Art d'argumenter – Structures rhétorique et littéraire*, Paris, Éditions Universitaires, 1992
- DEMERS, Dominique, *Du petit poucet au dernier des raisins*, Montréal, Québec/Amérique jeunesse, 1994
- DUFAYS, Jean-Louis, « Le stéréotype, un concept-clé pour lire, penser et enseigner la littérature » in *Marges linguistiques*, 2001
- DUFAYS, Jean-Louis, GEMENNE, Louis et LEDUR, Dominique, *Pour une lecture littéraire : histoire, théories, pistes pour la classe*, Bruxelles, De Boeck, 2005
- DUCROT, Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984
- DUPRIEZ, Bernard, *Gradus - Les procédés littéraires*, Paris, Éditions 10/18, 1984
- ECO, Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985
- HOUEL, Annick, *Le roman d'amour et sa lectrice : une si longue passion*, L'Harmattan, 1997
- JAUSS, H.R., *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 1991

LAROCHE, Hervé, *Dictionnaire des clichés littéraires*, Paris, Arléa, 2003

MAINGUENEAU, Dominique (1986), *Éléments linguistiques pour le texte littéraire*, Paris, Bordas, 158 pages

PLANTE, Raymond, *Le Derniers des raisins*, Montréal, Boréal, 1991

PLANTIN, Christian (direction), *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Éditions Kimé, 1993

PERELMAN, Chaïm et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie, *Le traité de l'argumentation : La nouvelle rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France, 1958

RIFFATERRE, Michael, « Fonctions du cliché dans la prose littéraire » in *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, vol. 16, no 16, p. 81 à 95, 1964

